
U d'/of OTTAWA
39003002249661

FRONTISPICE

POUR LA

VIE DE JEANNE D'ARC

D'ANATOLE FRANCE

BOIS ORIGINAL DU PEINTRE GRAVEUR PAUL COLIN

(10 cm. × 15 cm. 1/2)

Vue prise, d'après nature, de la plaine et du village de Domrémy, décrits au premier chapitre de la VIE DE JEANNE D'ARC.

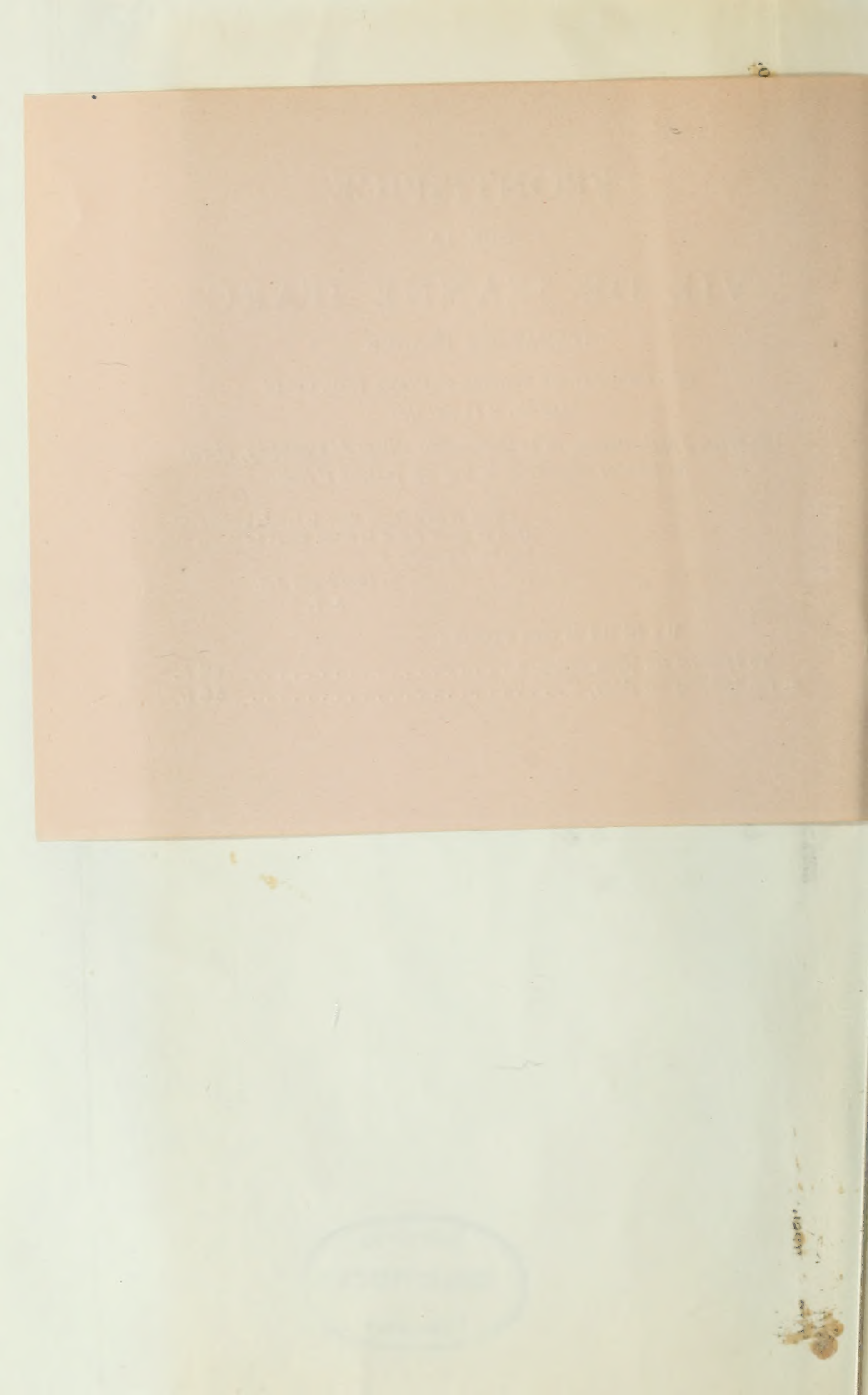
« Tout ce qu'il voyait alors, je le vois aujourd'hui. C'est le même ciel et la même terre ; les choses ont leur âme d'autrefois. »

Le Livre de mon Ami.

A. F.

Il a été tiré de cette estampe :

30 épreuves sur japon ancien, à . . . . **15** fr.
et 100 épreuves sur chine, à . . . . **10** fr.

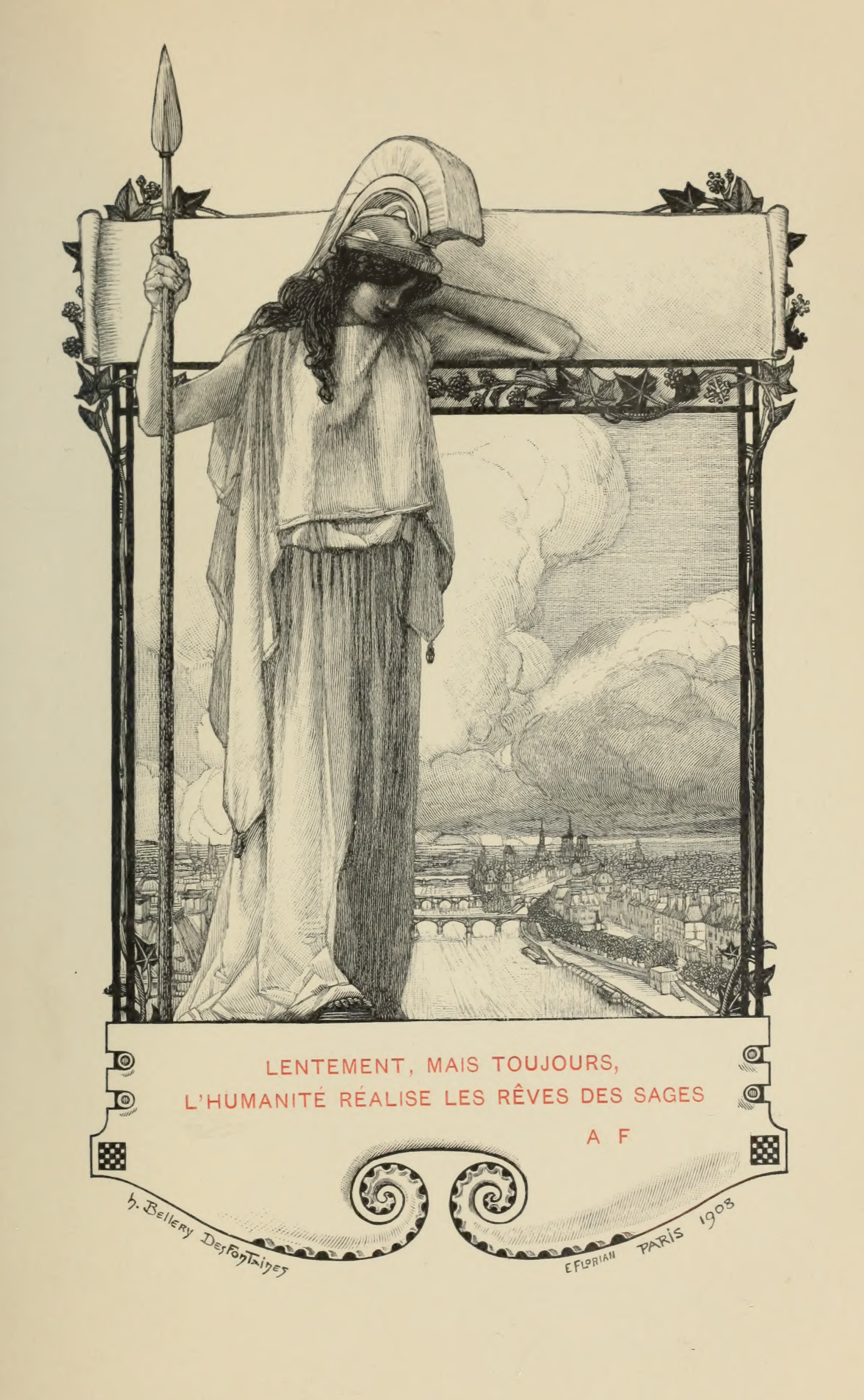


M. Anatole France

ET LA

Pensée Contemporaine




LENTEMENT, MAIS TOUJOURS,
L'HUMANITÉ RÉALISE LES RÊVES DES SAGES
A F
H. BELLERY DESFONTAINES
E FLORIAN
PARIS 1908

RAPHAËL COR

M. Anatole France
ET LA
Pensée Contemporaine

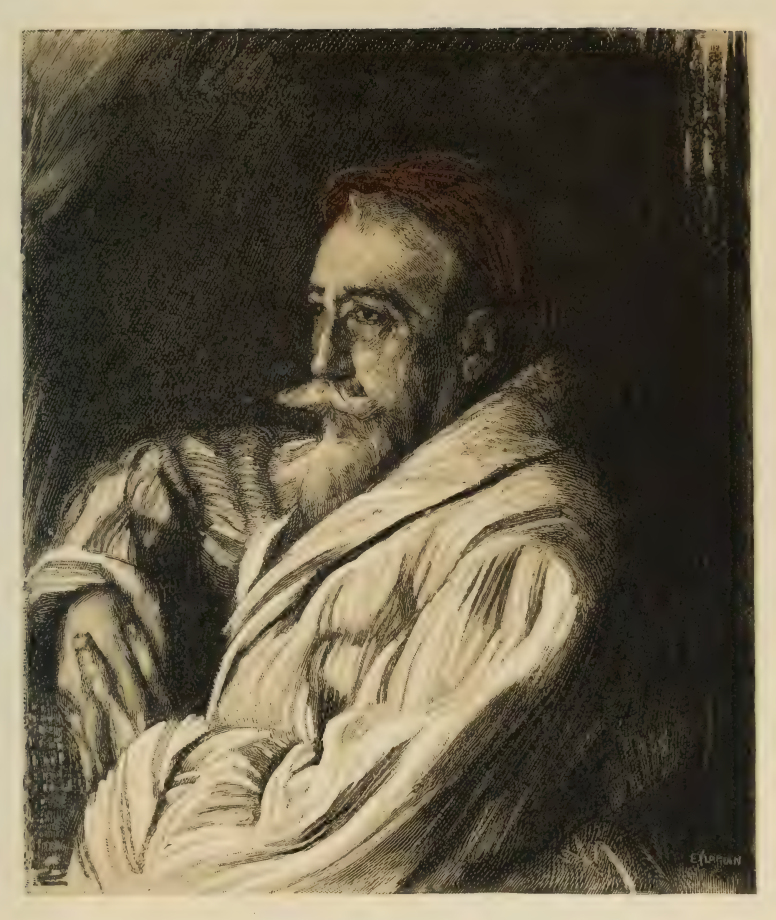
ÉTUDE DÉCORÉE DE DOUZE COMPOSITIONS
DONT HUIT PORTRAITS DU MAITRE ÉCRIVAIN
DESSINÉES PAR
BELLERY-DESFONTAINES, CARRIÈRE, A. LEROUX,
HENRI MARTIN ET STEINLEN
GRAVÉES PAR ERNEST FLORIAN



ÉDITIONS D'ART
ÉDOUARD PELLETAN
125, Boulevard Saint-Germain, 125
PARIS

1909





« Nous appelons dangereux ceux qui ont l'esprit fait autrement que le nôtre et immoraux ceux qui n'ont point notre morale. Nous appelons sceptiques ceux qui n'ont point nos propres illusions, sans même nous inquiéter s'ils en ont d'autres. »

ANATOLE FRANCE.



J'imagine que tout admirateur de M. Anatole France serait pris, comme moi, de scrupule au moment de parler de ses livres. Leur attrait est fait de tant de choses! Enchantement du style et de la pensée, grâce tour à tour bienveillante ou moqueuse, sagesse diversifiée et souriante, et ce don si français d'envelopper sous une forme

légère toute une philosophie.... Il est certain qu'en M. France l'artiste est achevé, et nul, je pense, dans notre littérature, n'égale pour le charme inquiétant ce maître en voluptés littéraires. Ajoutons que le moraliste et l'artiste en lui sont inséparables. Qui n'a parlé avec admiration de sa prose et de ces phrases soyeuses, enlaçantes, dont il a le secret, belles et souples comme des guirlandes? Ce qu'on remarque moins, c'est l'accord si intime de sa pensée et de son style. Dirai-je qu'il m'apparaît moins un penseur qu'un artiste en pensées, et que pour lui — comme pour les Grecs, ses maîtres, — la forme et l'idée ne font qu'un, sa sagesse aisément subtile trouvant d'elle-même, pour s'exprimer, des formes accomplies d'élégance et de beauté.

Un Attique se doit de nous donner de l'exquis à jet continu. M. France remplit mieux que personne cette difficile condition. En lui l'ingénieux domine. Son esprit, qui a de l'entrée dans tout ce qui est subtil, va naturellement à la nuance. Il cueille avec aisance la fleur de toutes les idées, tandis que riche et sinueuse, sa prose se plie à toutes leurs souplesses. Un mot le caractérise : la grâce. Et cette grâce, non pas « péniblement apprise », comme le veut un critique redoutable, mais continûment savourée, gît dans sa pensée avant d'apparaître en ses phrases. Rien de plus richement synthétique qu'un tel talent. Aussi est-il plus aisé de savourer en silence la prose de ce charmeur que d'en faire

une étude, même amoureuse. Devant des livres comme les siens, on éprouve cruellement la vanité de la critique. On se prend à douter de son utilité et l'on se demande avec inquiétude si elle ne se réduirait pas à l'art de goûter ou, comme on l'a dit, à l'art de jouir des choses lues. Les analyser, les disséquer, c'est risquer d'en détruire le charme insaisissable et subtil ; et cela a tout l'air d'une mauvaise action au critique ingénu. Les juger, cela n'a peut-être aucun sens, sinon au point de vue moral (et j'aime mieux, je l'avoue, n'avoir pas à m'en occuper ici). Reste à déterminer la genèse de la pensée d'un auteur, et, s'efforçant d'en retrouver les principaux courants, à dégager de cette pensée en marche la courbe qui s'y dessine et qui la constitue.

Peut-être à l'égard de M. France une telle recherche n'est-elle pas superflue. Combien en est-il en effet — même, et surtout parmi ses fidèles — que sa dernière évolution a laissés surpris. Son attitude de plus en plus combative les désoriente, les étonne. Ils ne reconnaissent plus dans ce penseur agissant le bouddhiste élégant, ennemi des agitations vaines, le scribe dédaigneux et fin qu'ils chérissaient. Ce changement les afflige. De l'étonnement, parfois douloureux, où ils plongent les aiderai-je à sortir ? L'unique moyen de faire partager une impression est d'en rechercher soi-même, sincèrement, les raisons. Peut-être, à tenter cette recherche, parviendrait-on à reconstituer la courbe harmonieuse d'une

pensée où je ne vois point de brisure. Je veux au moins l'essayer.

Il est dans la nature des vrais sages
de fâcher le reste des hommes.
A. F.

Avant de s'instituer radical-socialiste, M. France jouissait déjà de l'honneur de scandaliser ses semblables. Il semble d'ailleurs qu'un tel honneur fut attaché de tout temps à la littérature.

A l'heure où M. France publiait ses premiers chefs-d'œuvre, le naturalisme, véhémentement flétri par d'honnêtes gens, se mourait. Mais, d'un point de vue étroitement moral (qu'on me pardonne ce pléonasme), sa simplicité grossière ne valait-elle pas mieux que certaines perversités cérébrales ? Le naturalisme fut brutal et laid. Qu'importe ? Il laissait intacts les esprits et les cœurs, parce qu'il était superficiel et, si j'ose le dire, un peu bête ; inconscient surtout, ce qui est un grand bien. Il ne troubla jamais personne, n'étant point très séduisant. Il se porta bien, si je puis m'exprimer ainsi. Il fut « homme d'action » à sa manière, fort peu « dissolvant » et « malsain », car il n'avait pas en lui de quoi l'être. Il ne connut pas la malice. Il eut de vilaines façons, mais, en sa candeur malpropre, il resta ingénu. Trop creux pour être « malfaisant », il ne craignit pas de demeurer insignifiant en sa crudité naïve, et par là conserva une sorte d'innocence.

C'est pourquoi ses fautes lui seront pardonnées.

Tout autre est la malice profonde de M. France. On ne s'y est point trompé. D'excellents chrétiens ne sont pas éloignés de voir en cet homme l'Antéchrist, et n'est-ce pas lui qu'en un jour de colère M. Paul Desjardins compara au figuier stérile de l'Évangile ?

Depuis lors, il est vrai, M. France évolua. Après avoir longuement voyagé à travers les erreurs des hommes et connu la frivolité nombreuse des opinions et des coutumes, il fut las, de cette lassitude qu'on ne guérit que par l'action. On le vit, lui, le sage nonchalant, le nihiliste exquis, le plus délicieux des philosophes amateurs, se jeter dans la lutte, abandonner pour la politique les « silencieuses orgies de la méditation », consentir enfin à agir, ce qui était proclamer son adhésion à un idéal, tout au moins pratique, que toute action suppose.

Alors ce fut bien pis. Tous ceux que son scepticisme irritait et qui lui reprochaient de flotter entre mille opinions sans en choisir aucune lui en voulurent bien plus de celle qu'il avait choisie. Malfaisante elle parut aux uns, inélégante, à d'autres. A beaucoup, le parti politique auquel se rangea M. France sembla si peu digne du maître qu'on ne parla plus que de la révolution opérée en lui. Rattacher à l'auteur des *Opinions* l'anticlérical d'aujourd'hui, le socialiste militant au suave docteur du *Jardin d'Épicure,* cela eût paru paradoxal et vain. Cela n'est pourtant ni l'un ni l'autre.

Un paganisme non pas superficiel, mais conscient de lui-même et profond, — un scepticisme anarchique si intense que, sous forme de foi en l'incertitude, il pourrait bien redevenir croyance, — une ironie qui pense demander des forces à la pitié et, se trompant parfois d'adresse, les demande au dédain, telle m'apparaît la triple caractéristique de la pensée de M. France. Remarquons-en dès maintenant l'unité.

Étant à la fois sceptique et païen, c'est-à-dire épris de négation dans l'ordre intellectuel et de beauté dans l'ordre sensible, et adorant d'autant plus la beauté qu'elle est le seul absolu qui reste dans la ruine de tous les autres, M. France sera naturellement hostile aux morales et aux religions. Car non seulement ce sont deux absolus, mais malfaisants, qui enlaidissent la vie, la restreignent et qui profitent en quelque sorte de la haute situation que l'humanité leur a faite pour lui imposer la tyrannie de leurs règlements et de leurs contraintes. Contre ces deux absolus, le naturalisme de M. France et son esprit critique se prêteront donc un mutuel renfort, et son ironie, érigée en méthode, sera l'instrument tout indiqué pour mener à bien une telle œuvre.




E. FLORIAN.
Steinlen
à E. Pelletan
cordialement

Sois ma force, ô Lumière ! et puissent mes pensées,
Belles et simples comme toi,
Dans la grâce et la paix, dérouler sous ta foi
Leurs formes toujours cadencées !

(ODE A LA LUMIÈRE).

A. F.

La beauté vaut la vertu, dit un jour le plus subtil des chrétiens et le plus incompris, Ernest Renan. Je soupçonne que pour M. Anatole France elle vaut davantage. Du Vrai, du Beau, du Bien, de cette auguste trinité que Victor Cousin célébra, le Beau seul a ses complaisances.

Pour ma part, lisons-nous dans *La Vie littéraire,* s'il me fallait choisir entre la beauté et la vérité, je n'hésiterais pas : c'est la beauté que je garderais, bien certain qu'elle porte en elle une vérité plus haute et plus profonde que la vérité même ; j'oserai dire qu'il n'y a de vrai au monde que le beau. Le beau nous apparaît la plus haute manifestation du divin qu'il nous soit permis de connaître [1].

Si telle est la manière de voir, toute païenne, de M. France, il est permis de s'arrêter un moment à cette vue pour analyser la tendance et essayer à la fois d'en déduire et d'en vérifier les effets.

La clairvoyance est souvent le privilège de nos ennemis. A l'heure où presque tous les critiques, pris aux charmes de l'enchanteur, ne voyaient en M. France que le dilettante amoureux de la seule

(1) *La Vie littéraire*, tome II, p. 122.

beauté des idées, qu'il cajole, dédaigneux de leur signification et de leur intime vertu, en un mot le parfait sceptique, M. l'abbé Klein signalait sous cette sagesse fleurie une pensée frémissante et rebelle et des antipathies ardentes qui s'agitaient (1). Son portrait, un peu demesuré et grandiose, n'en a pas moins, je trouve, un air de vérité.

Dans *Le Jardin d'Épicure,* M. France a cru devoir nous confier qu'il aimait peu les moines. Nous nous en doutions. A vrai dire, son paganisme n'a jamais progressé, par la raison que ses premiers ouvrages le contenaient tout entier. Relisez *Les Noces Corinthiennes.* Qu'elle est riche de sens, cette mélodieuse histoire où l'écrivain à ses débuts nous livre toute son âme ! Et, sous le tissu brillant d'une poésie très pure, ce qui nous intéresse le plus, c'est cette âme dont la complexité heureuse nous révèle la nôtre.

Trop artiste pour méconnaître la grâce du christianisme, M. France met comme une défiance amoureuse à nous en retracer les débuts. C'eût été, nous dit-il, trop manquer du sens de l'harmonie que de traiter sans piété ce qui est pieux. Loin de commettre cette faute, il a su refaire le rêve des âges de foi et se donner un instant l'illusion des vives croyances. C'est du même ton délicatement sympathique qu'il nous contera plus tard l'histoire du jongleur de Notre-Dame (2), ou encore les adorables

(1) *Autour du Dilettantisme.*

(2) *L'Étui de Nacre.*

aventures de Fra Giovanni, au *Puits de Sainte-Claire.*

Christianisme d'artiste et tout rétrospectif, bien propre à une époque qui met la science au service de ses joies les plus subtiles. Il se peut en effet que cette aisance heureuse avec laquelle nous voyageons à travers les religions et les systèmes reste la marque de la nôtre et que le sens du pittoresque et du divers qu'implique une aussi vaste sympathie soit l'effet des progrès de la critique historique, au moins autant que sa cause.

Cette sympathie d'ailleurs s'adresse à ce qui n'est plus : décors de légende qu'embellit un lointain vaporeux, fanastismes jadis héroïques, aujourd'hui émoussés par l'usage, états d'âme intéressants parce qu'ils étaient nouveaux, et qui donc cesseraient de paraître tels aujourd'hui.

Bien loin dès lors de voir en cette sympathie-artiste le signe d'une adhésion totale, il faut prendre garde que le dilettantisme apparent de M. France n'arrive à nous masquer le fond de sa pensée. Or, une antipathie violente pour le christianisme l'inspire. Déjà ce sentiment se fait jour dans *Les Noces Corinthiennes,* où, sous les espèces de la chrétienne Kallista, l'auteur nous offre un exemplaire si représentatif de la vraie croyante. M. France n'a guère réussi à nous la rendre aimable. Peut-être n'y tenait-il point. Épouse et mère également redoutable, cette femme nous inspire une admiration

mêlée d'effroi. Son christianisme est du dernier farouche. Vertueuse, il semble qu'elle ne sache l'être que contre autrui. Grondeuse et têtue, sa foi ne songe qu'à s'imposer. Ce type devait être fréquent aux premiers temps du christianisme. On m'assure qu'il n'a point entièrement disparu. Il est juste d'ajouter qu'un personnage du poème, l'évêque Théognis, est là pour représenter le christianisme libéral. Ces deux termes seraient-ils donc compatibles ? Si M. France l'a cru, ce ne fut qu'un instant. Pense-t-on que la politique de Pie X et son décret *Lamentable* soient de nature à le faire revenir sur ce point ?

Une autre création sur laquelle il faudrait insister est celle du moine Paphnuce, si dramatique et si humain jusque dans sa lutte contre l'humanité, si révélateur aussi de ce que, aux yeux de M. France, l'idéal catholique a d'odieusement étroit et de si ridicule. Si l'on admet, du moins, que l'ascétisme soit l'essence du catholicisme, ce qui est douteux ; si l'on admet encore, ce qui l'est bien davantage, que l'idéal de Voltaire soit supérieur en beauté, je ne dis pas en valeur sociale, à celui d'un Schopenhauer.

Ce personnage de Paphnuce est assez riche pour qu'on distingue en lui plus d'un trait. J'y vois l'égoïsme un peu vulgaire du saint qui ne songe qu'à se martyriser dans ce monde, en une hâte fiévreuse, pour s'amasser dans l'autre un capital infini de jouis-

sances, — l'orgueil formidable du moine aboutissant aux plus extravagantes singularités, — enfin, la folie sensuelle résultant des excès mêmes d'ascétique abstinence. Autant de traits d'une psychologie sûre, qui se mettent en relief au cours du roman. Mais le trait dominant et qu'il faut signaler est ce mépris passionné, cette sorte de haine insatiable du moine pour la beauté, pour l'art, la sagesse, l'amour, pour tous ces biens qu'il a quittés et qu'il semble que sa fureur voudrait voir anéantis à jamais. Telle est bien en effet l'idée de M. France. Poussant jusqu'à l'exaspération le sentiment de la beauté, ce qu'il hait dans le christianisme, c'est l'ennemi de toute vie belle, vraiment libre et intense. Conception soutenable, encore qu'un peu simplifiée :

Dieu des Galiléens, je ne te cherchais pas...
Spectre qui viens troubler les fêtes de la vie,
Mauvais démon armé contre le genre humain,
Qui fais traîner le chant des pleurs sur ton chemin [1].

Ainsi parlait l'auteur, à ses débuts. Mais écoutez-le bien plus tard. Ayant à nous présenter le docteur Trublet [2], personnage qui lui est cher, son premier soin est de nous le montrer « un peu triste de voir ses contemporains si malhabiles à se reconnaître dans le déplorable malentendu qui, voilà dix-

[1] *Les Noces Corinthiennes.* Édition définitive, É. Pelletan — 1902, p. 72.
[2] *Histoire comique.*

huit siècles, brouilla l'humanité avec la nature ». La pensée est la même. C'est que cette pensée émane d'une sensibilité profondément païenne dont elle n'est que l'écho, et que notre sensibilité est ce qui en nous change le moins.

Quant à Paphnuce, M. France a emprunté à l'histoire quelques-uns de ses traits. Cet âpre et redoutable personnage menait, au troisième siècle de l'ère chrétienne, une existence singulière. Il s'acquit un renom par la manière dont il se livrait sur lui-même à des tortures compliquées, et l'on assure qu'il mettait à se martyriser un acharnement minutieux. Ainsi, pour la plus grande gloire de Dieu et la joie de M. France, cet anachorète travaillait à se supplicier avec art. Sa sainteté n'est point douteuse. Je la déclare authentique. Il suffit d'aller au musée Guimet pour s'en convaincre. Là, dans un sarcophage, s'aperçoivent les restes toujours farouches du moine. Terrible, cerclé de fer, enserré de chaînes rugueuses, il semble encore vouloir s'offrir en exemple et comme en édification posthume à nos curiosités. Son cas, à défaut de sympathie, n'est point indigne d'intérêt. Pascal l'a remarqué : « La vie ordinaire des hommes est semblable à celle des saints. Ils recherchent tous leur satisfaction et ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent ». Cultivant la vertu comme un vice, ces « individus paradoxes », dont parle Bayle, nous gratifient d'un spectacle qui n'est point vulgaire. Ce sont raffinés à rebours. Par

la crainte atroce qu'ils ont de la chair, ils témoignent en faveur de sa toute-puissance. Ainsi, par un détour qu'ils ne prévoyaient pas, ils nous font aimer la nature, et la philosophie, qu'ils goûtaient peu, nous incline à les tolérer.

Tel est bien, j'imagine, le sentiment de M. France. Telle est du moins la forme que revêt sa pensée dans cette première partie de *Thaïs* intitulée *Le Lotus*. Un dédain sympathique à force d'être amusé, coupé de quelques moqueries plus stridentes, à la Voltaire, c'est bien le ton du récit dans ce premier livre consacré aux descriptions merveilleuses des chefs-d'œuvre de la Pénitence.

Le ton, il est vrai, ne tarde pas à se faire plus âpre et à révéler une haine du moine chrétien qui rapidement s'enfle et éclate. Mais notez que ce changement n'est point sans cause, et correspond lui-même à un moment précis : celui où Paphnuce s'élance de son désert pour évangéliser le monde et, à coups de déclamations furieuses, lui imposer sa doctrine. Peut-être cette manie de prosélytisme se rattache-t-elle décidément à toute croyance vive. M. France semble le penser. Si ce caractère épidémique des religions était prouvé, et cette fureur d'agir sur autrui, de tous les temps, n'y aurait-il pas de quoi légitimer peut-être certaines mesures récentes, et le droit, pour les sociétés, de se défier des religions, voire même de leur faire offensivement une guerre défensive ? Ce ne serait d'ailleurs que le retour

à des mesures fort anciennes. Songez à l'empereur Julien. Résolu d'user de douceur et d'humanité envers les Galiléens, il se montra toujours contraire aux mesures violentes. Il est vrai que, sans persécuter les chrétiens, il tint à leur retirer le droit d'enseigner la rhétorique. « Qu'ils laissent aux hellénistes, disait-il, le soin d'expliquer Homère et Platon, et qu'ils aillent dans les églises galiléennes interpréter Luc et Mathieu. » (1) Mais déjà ils criaient à la persécution.

Quoi qu'il en soit, rien n'est plus dramatique que cette expédition du moine héroïque et laid, quittant sa Thébaïde, en proie à une sorte d'ivresse, pour jeter l'anathème au monde et tenter de le resserrer dans ses règles étroites. Tels sont ces hommes qui n'envisagent la vie morale que sous forme de bataille incessante. Ils envient et condamnent à la fois le bonheur de ceux qui n'ont ni lutté ni souffert : d'où ce besoin qu'ils éprouvent de les faire déchoir de leur paix et participer aux luttes cruelles dans lesquelles eux-mêmes se débattent. Cela s'appelle, en langage chrétien, convier ses frères au bonheur.

Le point culminant du drame, vous vous le rappelez, c'est la scène aveugle où Paphnuce, au double nom du Bien et de la Peur, force Thaïs, épouvantée, à le suivre après avoir jeté au feu ses richesses : colliers, ivoires, bronzes fins, tentures fleuries,

(1) *La Vie littéraire,* tome IV, p. 262.

coffres d'ébène... Pages tragiquement belles, d'une signification profonde. Nul doute qu'en les écrivant l'auteur n'ait gémi en lui-même d'indignation, de pitié. Nul doute encore que l'acte du moine n'ait eu dans sa pensée une valeur symbolique et que ce ne soit l'œuvre du christianisme tout entier, en ses aspirations profondes, sinon toujours en ses actes, qu'il n'ait tenu à nous montrer.

Comment lui témoignerait-il dès lors autre chose que de l'antipathie ? Notez que l'hostilité à l'égard d'une doctrine, lorsqu'elle est profonde, ne va pas sans un système positif, qui fait en quelque sorte l'office d'un foyer où la critique perpétuellement s'alimente et se renouvelle. Cela est vrai même dans le cas de M. Anatole France, dont pourtant la pensée passe pour toute négative. On l'a traité de voltairien et l'on a eu tort. Sans doute il garde un culte pour ce dix-huitième siècle enthousiaste, irréligieux et charmant avec lequel s'éleva l'aurore de la douceur humaine. Son rationalisme narquois s'y reflète avec complaisance. Mais par combien de côtés il le dépasse ! Ne voyez-vous pas plutôt en M. France un homme de la Renaissance avec sa curiosité, la diversité fastueuse de ses goûts, son culte ardent de la nature [1], et cette tendance à ne demander de mot d'ordre qu'à elle et à n'admettre de moralité que ce qui résulte de

(1) Voyez la belle invocation à la Terre, qui ouvre l'*Almanach du Bibliophile* (Année 1902). Chez Édouard Pelletan.

l'esthétique librement et diversement appliquée à la vie ?

Rien de plus moderne d'ailleurs que ce retour à des idées anciennes ; rien de plus contraire surtout à l'esprit du christianisme.

Mais, saisissons ce dernier et tâchons d'en dégager l'affirmation essentielle, pour en prendre le contre-pied et voir ainsi du même coup, par une sorte de contre-épreuve, si cette vue théorique se trouve vérifiée.

Ce qui fait, il me semble, la force du christianisme, c'est qu'il prend l'homme faible et douloureux, et misérable, et que volontiers même il exagère ses misères pour faire valoir ses propres consolations et hausser, si l'on peut dire, le prix de ses remèdes. Or, si l'homme est bien cet infirme que la religion chrétienne nous présente, il est clair que, sans s'imposer d'une manière absolue, celle-ci n'en aura pas moins bien des chances de rester la plus convenable aux masses et la plus bienfaisante. D'où il suit que tout penseur dont le sentiment intime ira contre le christianisme s'efforcera de nier ce postulat de l'infirmité humaine et cette sorte de corruption désespérée qu'il nous suppose. Et, le nier n'étant guère possible, toute son ingéniosité se trouvera employée à le tourner. A cette manœuvre plus ou moins consciente correspond l'idée de progrès. L'humanité, constatée misérable, sera déclarée perfectible. Et, dès lors, l'idée du bonheur terrestre pro-

mis à ses efforts, non seulement fera double emploi avec l'idée du paradis, mais s'opposera à cette idée comme à une croyance paresseuse par qui l'humanité en marche se paralyse.

Cependant la bonne volonté, au sens chrétien ou kantien du mot, est de tous les temps, et sa courbe, tout intérieure, se prête, semble-t-il, assez mal à l'idée d'un progrès historique. A quelle condition ce progrès, si hautement affirmé, est-il donc possible ? C'est au cas où la vertu ne sera plus chose tout intime, mais se confondra avec une discipline extérieure librement consentie, et où cette recherche de la culture morale et de je ne sais quelle blancheur d'âme disparaîtra pour faire place à un état de santé et de stabilité sociales. D'où la tendance, que l'on connaît, à vider l'idée de vertu de son contenu trop personnel, à donner résolument le premier rang à la justice et à remplacer la notion de gratuité par celle de fonction, la charité par la bienfaisance. Tout cela fait chaîne et s'entend sans qu'il soit besoin d'insister. On reconnaît dans ces idées, que M. France partage, tous les éléments d'un mouvement auquel nous assistons[1]. Que ce mouvement tende à battre en brèche le christianisme, rien de plus naturel, le sentiment antichrétien ayant été le plus souvent à sa source et ne pouvant manquer, dès lors, de se retrouver à son terme.

(1) Cf. Durkheim, Lévy-Bruhl.

Mais si l'idée de progrès joue actuellement un si grand rôle, peut-être conviendrait-il d'en préciser la signification et la valeur. Nombre d'esprits distingués se croient tenus par leur distinction de lui témoigner du mépris. Ne semble-t-il pas qu'il suffit d'en prononcer le mot avec quelque espoir pour être taxé par eux d'aveuglement, d'optimisme niais et de simplicité ?

Or, au vrai, qu'implique donc cette notion de progrès ? Serait-ce une formule mécanique qui, par un déroulement fatal, nous conduirait à un bonheur médiocre et tout construit ? Rien de moins philosophique qu'une telle façon de penser. C'est pourtant celle de Spencer. Mais ce philosophe ex-ingénieur se montra en cela plus ingénieur que philosophe. Son génie constructif l'emporta. Qu'il soit permis de préférer ses études critiques à ses plus brillantes constructions. La nature sera éternellement ignorante de nos conceptions du bonheur. Par contre, il est permis de supposer à l'humanité le pouvoir d'écarter, par une lente élimination, quelques-uns de ses maux et, par là, de se rendre un peu moins misérable. Voilà ce que des esprits réfléchis entendent par le progrès.

La nature a fait le mal, et c'est un grand mal. C'est eux (les hommes) qui ont fait le bien. Ce bien est petit, mais il est leur ouvrage. La terre est mauvaise : elle est insensible. Mais l'homme est bon parce qu'il souffre. Il a tout tiré de sa douleur, même son génie.

Et dans le même volume, déjà ancien, M. Anatole France ajoutait :

Les hommes valent mieux que la nature. C'est là une vérité consolante et pleine de douceur, que je ne me lasserai jamais de répéter (1).

Nous reparlerons de cette tendance rationaliste qui pourrait bien être, au moins au même titre que son scepticisme, une des marques de la pensée de M. France. Qu'il suffise de signaler ici cette foi en l'humanité, si profondément opposée à l'esprit du christianisme, tout en notant le caractère de sage relativité que garde chez lui cette croyance. Remarquez d'ailleurs que cet optimisme est tel qu'il implique son contraire, l'espoir du mieux naissant nécessairement d'un mal actuel dont on souffre. Loin d'être inconciliable avec une vue pessimiste des choses, cet espoir en jaillit. L'œuvre même de M. France le prouve. Les mots désabusés ou cruels n'y seraient point malaisés à cueillir. Faut-il rappeler que jamais l'abbé Coignard n'aurait signé une ligne de la Déclaration des droits de l'homme, « à cause de l'excessive et inique séparation qui y est établie entre l'homme et le gorille ?.. »

Un certain mécontentement généreux est le plus puissant moteur des réformes. L'humanité façonnée par le christianisme ne semble guère capable que de résignation passive ou de révolte. Peut-être serait-il

(1) *La Vie littéraire*, tome I, p. 337 et 34.

temps de réintégrer en son sein l'idée d'un effort continu, d'un progrès dont elle serait l'agent à la fois méritant et récompensé. Gardons-nous d'enlever le « mensonge vital » (1) aux hommes ordinaires. Ils y perdraient trop souvent le bonheur.

Relisez, à la suite de *L'Affaire Crainquebille,* ce chef-d'œuvre dialogué qui s'intitule *Les Juges intègres.* Je sais peu de morceaux qui, en leur placidité agressive, fassent mieux éclater, en même temps que l'anarchisme de M. France, sa terrible puissance de critique et de moquerie. Savourez cette fin, dialogue de deux chevaux (2) :

Le cheval du premier juge parla d'abord.

— Quand la terre, dit-il, sera aux chevaux (et elle leur appartiendra sans faute, car le cheval est évidemment la fin dernière et le but final de la création), quand la terre sera aux chevaux et quand nous serons libres d'agir à nos guises, nous vivrons sous des lois comme des hommes, et nous nous donnerons le plaisir d'emprisonner, de pendre et de rouer nos semblables. Nous serons des êtres moraux. Cela se connaîtra aux prisons, aux gibets et aux estrapades qui se dresseront dans nos villes. Il y aura des chevaux législateurs. Qu'en penses-tu, Roussin ?

Roussin, qui était la monture du second juge, répondit qu'il pensait que le cheval était le roi de la création, et

(1) Ibsen.

(2) J'en trouve le prototype dans l'abbé Galiani : *Contes, Lettres, Pensées* (édit. Ristelhuber, 1866), p. 93. Cf. également, pour le dialogue du *Jardin d'Epicure* intitulé *Aux Champs-Elysées,* les dernières pages de *Micromégas,* de Voltaire.

qu'il espérait bien que son règne arriverait tôt ou tard.

— Blanchet, quand nous aurons bâti des villes, ajouta-t-il, il faudra, comme tu dis, instituer la police des villes. Je voudrais qu'alors les lois des chevaux fussent chevalines, je veux dire favorables aux chevaux, et pour le bien hippique.

— Comment l'entends-tu, Roussin ? demanda Blanchet.

— Je l'entends comme il faut. Je demande que les lois assurent à chacun sa part de picotin et sa place à l'écurie ; et qu'il soit permis à chacun d'aimer à son gré, durant la saison. Car il y a temps pour tout. Je veux enfin que les lois chevalines soient en conformité avec la nature.

— J'espère, répondit Blanchet, que nos législateurs penseront plus hautement que toi, Roussin. Ils feront des lois sous l'inspiration du cheval céleste qui a créé tous les chevaux. Il est souverainement bon, puisqu'il est souverainement puissant.

La puissance et la bonté sont ses attributs. Il a destiné ses créatures à supporter le frein, à tirer le licol, à sentir l'épreuve et à crever sous les coups. Tu parles d'aimer, camarade : il a voulu que beaucoup d'entre nous fussent faits hongres. C'est son ordre. Les lois devront maintenir cet ordre adorable.

— Mais es-tu bien sûr, ami, demanda Roussin, que ces maux viennent du cheval céleste qui nous a créés, et non pas seulement de l'homme, sa créature inférieure ?

— Les hommes sont les ministres et les anges du cheval céleste, répondit Blanchet. Sa volonté est manifeste dans tout ce qui est arrivé. Elle est bonne. Puisqu'il nous veut du mal, c'est que le mal est un bien. Et dans l'empire des chevaux nous serons contraints et torturés

de toutes les manières, par édits, arrêts, décrets, sentences et ordonnances, pour complaire au cheval céleste. Il faut, Roussin, ajouta Blanchet, il faut que tu aies une tête d'onagre, puisque tu ne comprends pas que le cheval a été mis au monde pour souffrir, que s'il ne souffre pas il va en sens contraire de ses fins, et que le cheval céleste se détourne des chevaux heureux.

La moralité de ce dialogue hippique n'est point obscure. Y voyez-vous, pour la partie positive, le lien qui unit la pensée critique, mécontente de ce qui est, à tout souci de perfectionnement, d'amélioration et de progrès ? Seuls ces esprits difficilement satisfaits, que la réalité attriste, sont capables d'aspirer au mieux, sans toujours y oser croire. Serait-ce que tout optimisme suppose une sorte de parti pris et ne vaut même qu'à ce titre ? Il se peut. On sait que toute idée est une force qui suscite avec elle ses puissances de réalisation. Peut-être le christianisme a-t-il fini par déprimer l'humanité à force de la déclarer pitoyable, et suffirait-il, pour la vivifier, de faire briller à ses yeux un idéal nouveau de relèvement et de progrès.

Quoi qu'il en soit, il était nécessaire de montrer que ce progrès, en qui des esprits à la fois avisés et généreux ont confiance, n'a rien d'illusoire et se concilie avec les exigences d'une pensée éprise du relatif, amie du devenir et de la nuance.

Un dernier extrait me sera-t-il permis ? Voici une citation qui ne laisse aucun doute :

Nous serons tous heureux, mon père ?

— Non. La sainte pitié qui fait la beauté des âmes périrait en même temps que périrait la souffrance. Cela ne sera pas. Le mal moral et le mal physique, sans cesse combattus, partageront sans cesse avec le bonheur et la joie l'empire de la terre, comme les nuits y succèderont aux jours. Le mal est nécessaire. Il a comme le bien sa source profonde dans la nature et l'un ne saurait être tari sans l'autre. Nous ne sommes heureux que parce que nous sommes malheureux. La souffrance est sœur de la joie et leurs haleines jumelles, en passant sur nos cordes, les font résonner harmonieusement. Le souffle seul du bonheur rendrait un son monotone et fastidieux, et semblable au silence. Mais aux maux inévitables, à ces maux à la fois vulgaires et augustes, qui résultent de la condition humaine ne s'ajouteront plus les maux artificiels qui résultent de notre condition sociale. Les hommes ne seront plus déformés par un travail inique dont ils meurent plutôt qu'ils n'en vivent. L'esclave sortira de l'ergastule et l'usine ne dévorera plus les corps par millions (1).

Ainsi, par la bouche harmonieuse de M. Bergeret, M. Anatole France prend soin de nous confier

(1) *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 248. Voir aussi : *Sur la Pierre blanche*, pp. 294 et 308. L'épisode des chimistes est particulièrement instructif. Il est d'une malice charmante, et qui se cache coquettement. D'autres passages nous montrent M. France exempt d'illusions. Son tableau de la civilisation future n'est engageant qu'à demi. Il n'y a pas moyen de s'exalter là-dessus ; cela n'a rien d'enivrant. Voyez surtout la fin, si dramatique, de l'*Ile des Pingouins*, qui réalise de la façon la plus impressionnante l'idée nietzschéenne de l'Éternel Retour.

ses vues sur la question. Mais, de ce point de vue encore, et si elle ne se justifie pas toujours, la lutte au moins s'explique contre l'esprit chrétien et l'Église. Est-il besoin de redire que le christianisme s'oppose à l'idée de progrès par le soin avec lequel il ajourne toutes solutions et récompenses ? Pratiquement, l'on n'ignore point l'entêtement croissant de ses chefs à défendre une classe qui n'est point la populaire. Enfin sa doctrine elle-même n'est-elle pas essentiellement hostile à toute vie libre et joyeuse ? A force de lier l'idée de péché à l'idée de jouissance, il a communiqué à l'homme un mal profond, un malaise dont il ne s'est point remis. On peut dire qu'il érige la rigueur en principe. L'intolérance mutuelle en découle. C'est la guerre au bonheur. Que nous sommes loin de cet idéal de l'existence antique où les hommes, ingénieux et bien portants, et sans avoir à se libérer, puisqu'ils étaient libres, vivaient gais, ignorants de l'idée de péché et sans autre souci que de régler leurs actes suivant un naturel instinct de noblesse et de beauté. Alors on ne songeait point à rendre les hommes meilleurs pour qu'ils devinssent heureux, mais plutôt à les rendre plus heureux pour qu'ils devinssent meilleurs. Il ne s'agissait point d'user sa vie à la lutte contre soi, mais, au contraire, d'arriver à faire le bien aisément, avec une sorte de spontanéité joyeuse. Il y fallait plus d'ingéniosité que de violence, et l'idée de plaisir, loin d'être écartée de la

morale, s'y trouvait ainsi rattachée par des liens humains et très doux. Sagesse plus optative qu'impérative; morale supérieure, d'un charme qui ne périra point.

Veut-on voir comment, séduits par cet idéal, divers penseurs l'ont exprimé? Voici, un peu au hasard, quelques formules :

L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut et fait ce qui lui plaît. Voilà la maxime fondamentale.

(Rousseau. *L'Émile*).

Pour les hommes vraiment honnêtes et qui ont de certains principes, les commandements de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'abbaye de Thélème : *Fais ce que tu voudras*. (Chamfort).

Le devoir consiste à aimer ce que l'on se commande à soi-même. (Gœthe).

Celui qui n'a jamais besoin de consulter ses devoirs, parce qu'il peut se fier à tous ses mouvements... celui-là est l'homme vraiment vertueux.

(Mme de Staël. *Delphine*).

Notez que cette philosophie est celle de M. France, et que, sous ses plus capricieux paradoxes, c'est elle que l'on retrouve. La caractéristique de la morale antique est d'être tout imprégnée d'un indulgent *relativisme*. Mais n'est-ce point là, aux yeux de l'auteur de *La Rôtisserie,* la vertu essentielle? On n'ignore pas que l'abbé Coignard avait coutume de faire au

divin créateur du monde cette prière : « Mon Dieu, gardez-moi de la vertu si elle m'éloigne de la sainteté. » Ce faisant, il croyait sans doute exprimer une pensée catholique et chrétienne. Mais on sait que l'abbé Coignard, en admettant les principes chrétiens, ne s'interdisait pas d'en tirer des conclusions très originales. Le sens païen de cette fine invocation m'apparaît clair. N'y retrouvez-vous pas cette pensée, chère à l'antiquité, que la moralité est moins un ensemble d'actes qu'un état, et que tout est permis à qui a su s'y élever, au sage, c'est-à-dire à celui qui, par définition, se trouve capable d'user de tous les plaisirs sans s'asservir à aucun ? Vue ingénieuse et d'un relativisme discret. D'aucuns la trouveront dangereuse et l'abbé Coignard immoral. Je ne l'en blâmerai point, si c'est seulement à ce prix qu'on peut être indulgent [1].

Cette vertu d'indulgence lui serait malaisément déniée. Il l'épanche avec grâce sur tous et sur lui-même. Rappelez-vous ses complaisances pour sainte Marie l'Égyptienne, qui donna dans sa vie un si bel exemple d'humilité. On sait que, se rendant en pèlerinage au tombeau de Notre Seigneur, elle fut arrêtée par une rivière profonde et que, n'ayant pas un denier pour passer le bac, elle offrit son corps en paiement aux bateliers.

— Pour moi, dit l'abbé, d'accord avec les docteurs les

[1] « On est dédommagé de la perte de son innocence par celle de ses préjugés. » (DIDEROT).

plus subtils, j'approuve la conduite de cette sainte. Elle est une leçon aux honnêtes femmes, qui s'obstinent avec trop de superbe dans leur altière vertu. Il y a quelque sensualisme, si l'on y songe, à donner trop de prix à la chair et à garder avec un soin excessif ce qu'on doit mépriser. On voit des matrones qui croient avoir en elles un trésor à garder et qui exagèrent visiblement l'intérêt que portent à leur personne Dieu et les anges. Elles se croient une façon de Saint-Sacrement naturel. Sainte Marie l'Égyptienne en jugeait mieux. Bien que jolie et faite à ravir, elle estima qu'il y aurait trop de superbe à s'arrêter dans son saint pèlerinage pour une chose indifférente en soi et qui n'est qu'un endroit à mortifier, loin d'être un joyau précieux. Elle le mortifia et elle entra de la sorte, par une admirable humilité, dans la voie de la pénitence où elle accomplit des travaux merveilleux (1).

Ce goût du relatif est un sentiment bien antique, et remarquez qu'il a sa source dans l'art ou, plus exactement, dans l'habitude d'envisager toutes choses du point de vue artistique. L'œil de l'artiste se complaît à ce qui est organisé et voit partout des synthèses. Mais, dans un univers ainsi envisagé, il est clair que la laideur n'a presque plus de place, puisqu'elle se mêle au beau dans des conditions indiscernables. D'où notre hésitation à prononcer des arrêts exclusifs de peur d'envelopper dans notre condamnation quelque atome de beauté (2). Trans-

(1) *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 45 ; cf. *Cosi-Sancta*, conte de Voltaire.

(2) Cf. Renan.

portez ce point de vue de l'ordre esthétique à l'ordre moral et vous retrouverez ce libéralisme grec si cher à M. France :

Le mal est nécessaire. S'il n'existait pas, le bien n'existerait pas non plus. Le mal est l'unique raison d'être du bien. Que serait le courage loin du péril et la pitié sans la douleur ? Que deviendraient le dévouement et le sacrifice au milieu du bonheur universel ?... C'est grâce au mal et à la souffrance que la terre peut être habitée et que la vie vaut la peine d'être vécue. Aussi ne faut-il pas trop se plaindre du diable. C'est un grand artiste et un grand savant... A chaque vice qu'on détruit correspondait une vertu qui périt avec lui (1).

Évidemment, Satan est, aux yeux de M. France, un personnage méconnu. C'était la pensée de Renan, qui déclarait qu'un siècle aussi fécond que le nôtre en réhabilitations de toutes sortes ne pouvait manquer de raisons pour excuser un révolutionnaire malheureux, que le besoin d'action jeta dans les entreprises hasardées. De tout temps, les sympathies de M. France allèrent à ce grand calomnié. Ce fut la première cause célèbre dans laquelle il prit parti.

Je le soupçonne d'être un peu manichéen. C'est peut-être la seule religion vers laquelle il se sente attiré. Encore le manichéisme ne mérite-t-il guère ce titre, étant beaucoup moins une explication des

(1) *Le Jardin d'Épicure*, p. 89.

choses qu'une simple constatation. En définitive, la vraie religion de M. France est celle de la beauté. Il n'en connaît point d'autre. D'où ce paganisme qui, ayant dans sa sensibilité ses racines profondes, s'épanouit dans ses écrits avec une grâce vigoureuse et fait vraiment partie intégrante de sa philosophie. La défiance, l'hostilité même à l'endroit du christianisme en découlent. Si donc l'anticléricalisme de M. France reste, aux yeux de certains, un objet de surprise, on me permettra de m'étonner de leur étonnement, et, ayant opéré de mon mieux cette facile conciliation, de passer à une seconde, peut-être plus délicate.





Il n'y a qu'un sceptique pour être toujours moral et bon citoyen. Un sceptique ne se révolte jamais contre les lois, car il n'a pas espéré qu'on pût en faire de bonnes.

A. F.

M. Anatole France a longtemps passé pour le type accompli du sceptique. C'était l'étiquette qu'ennemis et admirateurs lui appliquaient à l'envi. Aussi, l'attitude politique qu'il s'avisa un jour de prendre provoqua-t-elle un trouble voisin, chez certains, de la stupeur. Comment expliquer, en effet, sinon par une révolution profonde, un si brusque changement d'allure ? La politique militante ne suppose-t-elle pas, en même temps qu'un goût tout personnel pour l'action, le besoin d'agir sur autrui au nom de quelque idéal et, du même coup, l'adhésion à une vérité reconnue bienfaisante et certaine ? Comment concilier cette inflexibilité dogmatique avec cette peur d'affirmer et d'agir qui est la marque de tout sceptique, et avec ce repliement continu, persistant, inexorablement savouré, à quoi l'on reconnaît les vrais méditatifs ? La contradiction apparaît flagrante et il semble que la plus subtile casuistique n'arriverait pas à la résoudre. Pourtant, avant de déclarer ces termes contradictoires, ne con-

viendrait-il pas d'en serrer la définition de plus près? Peut-être leur opposition est-elle toute verbale et correspond-elle à une vue superficielle et fragmentaire.

Disons-le dès maintenant. M. France nous semble mériter imparfaitement le titre de sceptique : celui d'agnostique lui conviendrait mieux. On a déjà tenté une rectification de ce genre au sujet de Montaigne [1]. Le scepticisme de ce dernier, ou ce qu'on est convenu d'appeler de ce nom, porte surtout sur les objets métaphysiques ; c'est un scepticisme transcendantal, très limité par conséquent et circonscrit. Il a surtout pour but de couper dans la racine les affirmations métaphysiques dont notre vie sociale reçoit sa forme et pour lesquelles nous nous coupons la gorge. Qu'est-ce à dire, sinon que Montaigne donne le scepticisme pour remède au fanatisme et que, loin d'y voir une fin en soi, il ne s'en sert que comme de la plus industrieuse des méthodes et comme du moyen le plus sûr d'arriver au bonheur. L'auteur des *Essais* serait donc un positiviste plutôt qu'un sceptique, ses doutes se trouvant commandés par une sorte d'épicurisme pratique et par son désir de vivre dans cette indépendance paisible qu'il regardait comme le premier des biens.

Peut-être ces remarques s'appliquent-elles encore à d'autres et pourrait-on les étendre à bon droit à

(1) Cf. l'excellent article de Lanson dans son *Histoire de la Littérature française*.

un grand nombre de sceptiques. A bien des égards, Anatole France fait penser à Montaigne. Tous deux ont en commun le don d'animer les idées et de flâner autour de toutes, le goût du vagabondage intellectuel, une loquacité charmante et je ne sais quelle égratignante douceur. Ces qualités recouvrent d'ailleurs une ressemblance plus profonde. « Il faut, disait Montaigne, contraindre l'homme et le ranger dans les barrières de cette police », entendant par là qu'il convient de nous replacer au sein de la nature pour nous amener, par la conscience de notre humilité, à une sage et universelle tolérance. Reconnaissez-vous l'idée favorite de M. France ? Lui aussi est, à sa manière, une sorte de positiviste. Il lui manque incontestablement cet esprit théologique qui consiste, comme on sait, à « traiter avec une minutieuse exactitude de l'inconnaissable ». Son plus constant souci est de nous ramener sur la terre. La doctrine de l'illusion et de l'écoulement universels lui est chère. Bien loin d'être le centre des choses, l'homme s'écoule avec elles. Mais il a quelque peine à le croire et même pense généralement le contraire ; il se juge un animal honorable. Ce préjugé est la source de tous ses maux. Il rend l'humanité fière et cruelle. C'est la plus détestable espèce d'idolâtrie. Sur ce point, M. France s'accorde avec Pascal. L'orgueil est à ses yeux le seul péché contre-nature et il s'emploie de toutes ses forces à le combattre. Qu'il nous parle de la pauvre simpli-

cité des génies qui ont remué le monde et de cette vulgaire grandeur qui fait les héros, qu'il nous montre la noblesse des armes sortant tout entière de la sauvagerie des premiers âges, ou le palais des lois se dressant sur le fondement des mensonges antiques par l'art subtil et féroce des légistes, des magistrats et des princes, c'est toujours contre l'orgueil qu'il s'élève et à ce sentiment tout indulgent qu'il nous ramène : le mépris [1]. Cette revendication de notre bassesse ne manque point de grandeur. Cela fait songer à l'auteur des *Pensées*. Oui, M. France rappelle Pascal. Il est vrai qu'il en diffère aussi et, par exemple, il a peut-être moins de foi.

Ce qui est certain, c'est que sa pensée ne répugne à aucune destruction. Cet homme a le sens de l'irrespect, le génie de l'irrévérence. C'est en quoi il se montre parfait idéaliste. Tout idéaliste est l'ennemi du réel et de la matière, de cet univers pesant et balourd, *diese plumpe Welt,* comme l'appelle Méphistophélès, prince des critiques. Il n'a aucun respect pour l'œuvre des sept jours. A force de vouloir tout épurer, il risque de tout détruire, et cette perspective, loin de l'effrayer, le réjouit, le monde étant à ses yeux une sorte de scandale.

Les livres de M. France en sont bien la preuve. Idéaliste au meilleur sens du mot, nul n'a vu mieux que lui le creux de toutes les conventions. Institu-

(1) Voir *Les Opinions de M. Jérôme Coignard.*

tions, religions, morales sont ses jouets. Il va distillant la critique avec joie. Et rien n'est curieux, à vrai dire, comme ce sentiment si net de la vanité de toutes choses joint à cette délectation singulière à caresser sa propre pensée.

Un dernier trait caractéristique est le plaisir qu'il prend à nous promener, à travers le temps et l'espace, dans les endroits les plus variés, de Paris à Florence, de la Thébaïde à la rue Saint-Jacques, goûtant à ces changements de décor un plaisir très subtil, et employant à brosser chacun d'eux son art si exquis du pastiche. Cela devait le conduire, ou le ramener à l'histoire. A cet égard, sa *Vie de Jeanne d'Arc* est bien près d'être un chef-d'œuvre. D'aucuns ont insinué qu'en l'écrivant, M. France s'était renouvelé lui-même plus qu'il n'avait réussi à renouveler son sujet. Encore faut-il que l'ouvrage ne soit pas sans mérite, pour avoir suscité la jalousie des historiens. Quelles fines pages, entre autres, que celles où est minutieusement notée l'influence des clercs, celles aussi où nous assistons à la séduction opérée par Jeanne devenant, de son vivant, une sorte de sainte populaire, enfermée dès la première heure dans le buisson fleuri des légendes ! — ces dernières, contées peut-être par l'auteur avec un peu trop de complaisance, mais n'en formant pas moins la délicate parure de cette chronique riante et subtile.

Tout cela, goût des voyages et du pastiche, et de l'histoire, c'est du cosmopolitisme : un dilettan-

tisme géographique. Or, le dilettantisme consiste en deux tendances, opposées et complémentaires, qu'il n'est pas inutile de noter. Tout dilettante est essentiellement passif ; il éprouve l'instinctif besoin de s'illimiter, de se fondre en tout l'univers, de s'absorber dans le vaste monde des idées et des choses, enfin, de prêter son âme malléable à tous les façonnements. Mais, en même temps, il jouit trop de son moi pour ne pas mettre le plus grand soin à le conserver intact. Il se prête sans se donner, afin de savourer sans souffrir ; et, de crainte d'émietter ce moi en ses multiples expériences, il prend le parti de ne s'attacher à rien d'une manière excessive, d'être moins acteur dans la vie que simple spectateur, enfin, d'observer toutes choses et lui-même du point de vue de la représentation.

Cela est vrai d'Anatole France. Ainsi, pour peu qu'on aille au fond de sa pensée, ce qu'on découvre en lui, comme en Montaigne, c'est ce fait d'une sensibilité profondément épicurienne qui, commandant toute l'intelligence, explique toute la pensée et rend compte du système. Mais que ce mot ne trompe point. Je m'essaye évidemment ici, moins à retrouver un système qu'un ensemble, d'ailleurs cohérent et harmonieux, de tendances. Peut-être, avec tout cela, n'échapperai-je pourtant pas au reproche d'avoir introduit dans la trame de cette œuvre d'artiste une logique interne qu'elle ne comportait pas. Il est vrai que certaines parties en échappent aux lois de

la dérivation. S'il y reste, malgré tout, bien de l'imprévu et de l'inexpliqué, je ne voudrais point que l'on s'imaginât que j'hésite à le reconnaître....

Il ne nous cacha pas jadis qu'il trouvait qu'il y avait de l'impertinence à se faire brûler pour une opinion. « Il faut laisser le martyre, disait-il, à ceux qui, ne sachant point douter, ont dans leur simplicité même l'excuse de leur entêtement. » Mais, brûler son prochain est plus qu'une impertinence. Et, s'il arrive encore aux hommes de se faire tuer pour une opinion, je crains que la tentation de tuer au nom de la leur ne soit encore plus forte. L'auteur des *Opinions* le sait. Je ne crois point trahir sa pensée en définissant l'homme : un animal tourmenteur. C'est qu'il est un animal moral. Ces deux qualités se supposent. M. France en est convaincu.

Mais dès lors tout s'éclaire, et l'on aperçoit, en même temps que les raisons profondes de son *immoralisme*, la pensée positive et clémente qui préside à ses destructions. Et sans doute, le dogmatisme moral et religieux n'est pas le seul ; mais il est clair que c'est le plus redoutable et que, selon le mot d'un autre grand sceptique [1], les erreurs en religion sont dangereuses, alors qu'en philosophie elles ne sont que ridicules. D'où la nécessité d'une incessante critique pour user les fanatismes, briser les vieilles idoles et travailler à faire de la tolérance.

[1] Hume.

La loi morale oblige les hommes, qui sont des bêtes, à vivre autrement que des bêtes, ce qui les contrarie sans doute ; mais aussi les flatte et les rassure ; et, comme ils sont orgueilleux, poltrons et avides de joie, ils se soumettent volontiers à des contraintes dont ils tirent vanité, et sur lesquelles ils fondent et leur sécurité présente et l'espoir de leur félicité future. Tel est le principe de toute morale... (1)

Pensant ainsi, M. France ne doit avoir à aucun degré le respect de la tradition. Ce sens lui manque effectivement. Pourquoi d'ailleurs accepterait-on une idée parce qu'elle a longtemps convenu au plus grand nombre ? N'est-ce pas, tout au contraire, une raison pour s'en défier ? La vérité n'est qu'une erreur à laquelle nous sommes habitués. C'est affaire d'attitude. Il est bon d'en changer. Écoutez plutôt l'abbé Coignard :

Mon fils, j'ai toujours observé que les maux des hommes leur viennent de leurs préjugés, comme les araignées et les scorpions sortent de l'ombre des caveaux et de l'humidité des courtils. Il est bon de promener la tête-de-loup et le balai un peu à l'aveuglette dans tous ces coins obscurs. Il est bon même de donner çà et là quelque petit coup de pioche dans les murs de la cave et du jardin. Cela fait peur à la vermine et prépare les ruines nécessaires.

Voilà définie la critique en ce qu'elle a d'excellent et de libérateur. Mais *l'unique instrument de critique étant la raison humaine, on voit le lien qui unit le*

(1) *L'Ile des Pingouins*, p. 50.

scepticisme à l'intellectualisme et l'on n'est plus surpris de retrouver dans l'œuvre de M. Anatole France, sous une forme plus ou moins accentuée, cette double tendance.

C'est d'ailleurs un fait que, mieux que d'autres, les sceptiques cultivent et chérissent la pensée. Ils font à l'intelligence des querelles d'amoureux. Montaigne croyait à la conscience et à la raison, et il n'y a pas de mot qu'il prononce plus souvent que celui de vérité. Pourtant, nul n'accusera sa critique de manquer de hardiesse. Son audace nous apparaît moins grande parce que les abus auxquels il s'attaquait ont en partie disparu. Il était d'ailleurs tenu aux plus grandes précautions. On sait qu'il fut accusé par Rome des trois griefs suivants : d'avoir nommé des poètes hérétiques, d'avoir excusé Julien l'Apostat, et d'estimer cruauté ce qui est au-delà de la mort simple. Mais, M. France nous l'assure : les préjugés se défont et se refont sans cesse avec l'éternelle mobilité des nuées. Il est dans leur nature d'être augustes avant de paraître odieux, et les hommes sont rares, qui n'ont point la superstition de leur temps et qui regardent en face ce que le vulgaire n'ose voir.

Cette pensée lui est chère, car il y revient :

Les injustices et les cruautés ne frappent pas quand elles sont communes. Nous voyons celles de nos ancêtres et nous ne voyons pas les nôtres. Ce que les hommes appellent civilisation, c'est l'état

actuel des mœurs et ce qu'ils appellent barbarie, ce sont les états antérieurs. Les mœurs présentes, on les appellera barbares quand elles seront les mœurs passées. Sachons donc, dans les sévérités consacrées par la coutume des aïeux et sanctifiées par les lois, découvrir les excès détestables qui s'y trouvent. Mais peu d'entre nous en sont capables, et nous avons peur de nous déshonorer aux yeux de nos contemporains en assumant « cette horrible immoralité qu'est la morale future ».

M. France ignore cette peur, et je l'en félicite. C'est plutôt la crainte opposée qu'il ressent. Je le soupçonne d'éprouver du plaisir à être qualifié de dangereux par certaines gens. Et si j'essaye de l'absoudre, ici même, de ce reproche, qu'il se rassure : l'opinion de ceux qui le traitent ainsi est des moins transformables ; elle a l'immobilité auguste d'une croyance et je doute que mes réflexions arrivent à la modifier.

Quoi qu'il en soit, on a tellement parlé du scepticisme de cet auteur qu'on m'excusera, après l'avoir concilié de mon mieux avec son rationalisme, de négliger le premier de ces traits, pour mieux insister sur l'autre.

« Ce qui est admirable, lisons-nous aux premières pages du *Jardin d'Épicure*, ce n'est pas que le champ des étoiles soit si vaste, c'est que l'homme l'ait mesuré. » Reconnaissez-vous l'amant de la raison à cet accent ? Un tel rationalisme est d'ailleurs peu

fait pour réconcilier M. France avec les croyants. N'est-ce pas une sorte de mysticisme laïque qui tend à supplanter l'autre ? Lui-même est trop perspicace pour ne s'en point rendre compte : « Il y a toujours un moment où la curiosité devient un péché, et le diable s'est toujours mis du côté des savants » (1). La curiosité philosophique, tel est, en effet, aux yeux des croyants de tout ordre, le pire des péchés, le seul irrémissible. C'est la concupiscence de l'esprit, le péché d'intelligence, qui est bien, de tous, le plus grave, et quelque chose d'attentatoire à la majesté divine. Rien de moins chrétien que cette vertu : l'inquiétude de la pensée, aux yeux du philosophe, la première.

La faculté de douter est rare parmi les hommes ; un très petit nombre d'esprits en portent en eux les germes, qui ne se développent pas sans culture. Elle est singulière, exquise, philosophique, immorale, transcendante, monstrueuse, pleine de malignité, dommageable aux personnes et aux biens, contraire à la police des États et à la prospérité des Empires, funeste à l'Humanité, destructive des dieux, en horreur au ciel et à la terre (2).

La force de l'homme d'action est de savoir s'arrêter ; celle du penseur, de ne s'arrêter jamais, de ne jamais s'effrayer des résultats pratiques d'une doctrine, d'avoir le courage de les ignorer. Ces résultats seront

(1) *Le Jardin d'Épicure*, p. 68.
(2) *L'Ile des Pingouins*, p. 244.

peut-être destructifs ; qu'importe ? Et qui nous dit qu'il n'y a pas des destructions nécessaires et fécondes ? En face des affirmations sans cesse renaissantes des divers dogmatismes, souhaitons que la pensée critique ne désarme jamais. Il est bon qu'on vienne de temps à autre réviser nos tables des valeurs, refondre nos concepts du bien et du mal, du juste et de l'injuste et tout ce faux monnayage. Il y aura toujours ici-bas des dogmatiques et des critiques. Loin de nous défier de ceux-ci, sachons-les salutaires.

M. Anatole France, dès le début, se classa des leurs. Vous rappelez-vous sa polémique au sujet du *Disciple,* avec Brunetière (1) ? Elle est intéressante, par la manière dont se posent et s'opposent devant nous deux esprits qui représentent deux tendances également éternelles.

La thèse de Brunetière, de ce superbe Romain à l'âme catholique, est qu'une idée est fausse lorsqu'elle est dangereuse, que c'est la morale qui doit juger la métaphysique et que par conséquent les philosophes et les savants sont responsables devant elle des conséquences de leurs doctrines.

Mais M. France n'a pas de peine à montrer combien cette idée de la subordination de la science à la morale est une idée fâcheuse. Elle est d'ailleurs vieille comme le monde et a produit, durant son long empire sur les âmes, des désastres lamentables.

(1) *La Vie littéraire,* tome III.

Quelle philosophie jugée par les mœurs n'a pas d'abord été condamnée ? Toutes les idées sur lesquelles repose aujourd'hui la société ont été subversives avant d'être tutélaires, et c'est au nom des intérêts sociaux que toutes les maximes de tolérance et d'humanité ont été longtemps combattues.

Ne disons pas trop de mal de la science. Surtout ne nous défions pas de la pensée. Loin de la soumettre à notre morale, soumettons-lui tout ce qui n'est pas elle. La pensée, c'est tout l'homme... Laissons toutes les doctrines se produire librement, n'ameutons jamais contre elles les petits dieux domestiques qui gardent nos foyers. N'accusons jamais d'impiété la pensée pure. Ne disons jamais qu'elle est immorale, car elle plane au-dessus de toutes les morales. Ne la condamnons pas surtout pour ce qu'elle peut apporter d'inconnu. L'homme ne serait pas l'homme, s'il ne pensait librement (1).

C'est, comme on voit, la thèse de la liberté intellectuelle, des droits imprescriptibles de la pensée et des franchises de l'esprit qu'a toujours soutenue Anatole France.

Il se montre bien en cela le disciple de Renan. Comme son maître, et plus résolument encore, il prend parti contre le judaïsme et le christianisme pour l'œuvre grecque, c'est-à-dire la science, la civilisation rationnelle, expérimentale, fondée sur la raison et la liberté.

(1) *La Vie littéraire,* tome III, p. 69.

Je lui reprocherais même de prendre parti trop résolument. Renan aimait à opposer la sagesse de Pallas-Athéné à celle de Jésus, pour les admirer toutes deux et les mieux goûter l'une par l'autre. Anatole France, lui, prend plaisir à sacrifier l'une à l'autre. Aussi le voyons-nous applaudir aux tentatives de l'empereur Julien et gémir qu'il y ait eu dans l'histoire un Constantin, et l'appeler : l'Apostat.

Son grand amour pour la Grèce et pour ce paganisme qui colora l'humanité de teintes variées et si douces, les meilleurs d'entre nous le partagent. Mais il ne nous commande point d'ignorer d'autres sagesses, encore moins de les méconnaître. A certains égards, M. France me fait songer aux humanistes de la Renaissance et m'apparaît une sorte d'Erasme égaré parmi nous. Qui sait si cet esprit, si fier d'être moderne, n'appartient pas en réalité à un autre âge ? J'offre l'hypothèse pour ce qu'elle vaut. Ce qui est certain, c'est qu'il a retrouvé tout un monde vraiment païen, radieux, paré de grâces légères, mais qui n'est plus le nôtre. Et sans doute ne l'a-t-il retrouvé si aisément que parce que lui-même en était. Ne vous paraît-il pas que son art, essentiellement lumineux, manque un peu de pénombre ? De même sa pensée. Et toute pensée ne faisant jamais que se réfléchir elle-même, faut-il s'étonner que la sienne reste fermée aux sombres grandeurs du christianisme ou, plus généralement, à ce qu'il y a dans l'âme moderne d'indéfini, de « cimmérien »

et, si l'on veut, de barbare? [1]. Il y a là un désordre pathétique qui lui échappe, ou peut-être simplement lui déplaît et dont instinctivement il s'écarte. Mais par là même, il se reporte avec plus d'ardeur vers ce qu'il aime : beauté, raison harmonieuse, pensée pure et science, en sorte que cette réaction aboutit à lui constituer une foi, un système nouveau et rival de croyances.

Cet esprit, que l'on a traité de négatif et de stérile, s'échauffe étrangement quand il s'agit de défendre la pensée et ses droits. La force brutale eut toujours son dédain. L'abbé Coignard se vantait d'avoir, tout autant que le janséniste Blaise Pascal, « le dégoût des trognes à épées », et vous souvient-il, dans *Le Lys rouge*, des fines observations du littérateur Paul Vence sur Napoléon? Beaucoup n'y voyaient que du paradoxe et l'élégance d'une attitude. Ils se trompaient. On s'en aperçut au moment des affaires d'Arménie, à l'ardeur avec laquelle M. France mit sa parole au service des chrétiens massacrés. On le vit surtout dans l'Affaire, aux heures imbéciles et sombres où la bêtise et la férocité, débridées, faisaient rage, où le mot « conspuez », hurlé à travers les carrefours, servait, en France même, d'épithète aux plus courageux des Français. Son grand désir apparut alors de voir son pays équitable, épris de justice, ami de la vérité, débarrassé de l'erreur. Qu'il

(1) Un mot explique tout : M. France est réfractaire à la musique ; il ne la sent pas.

nous parle avec émotion des caractères d'imprimerie, « ces saintes petites lettres de plomb qui ont porté le droit et la raison par le monde [1] », ou qu'il adresse des paroles attristées à son chien Riquet, de qui l'esprit ténébreux et la bonté obscure lui représentent Caliban, lui reprochant de s'incliner, lui aussi, devant la force brutale et de ramper devant les vieux dieux noirs de la violence et de la peur : c'est sa foi en la pensée qui éclate toujours entière.

A quelqu'un qui lui demande comment faire cesser l'iniquité, M. Bergeret répond :

Par la parole. Rien n'est plus puissant que la parole. L'enchaînement des fortes raisons et des hautes pensées est un lien qu'on ne peut rompre. La parole, comme la fronde de David, abat les violents et fait tomber les forts. C'est l'arme invincible. Sans cela le monde appartiendrait aux brutes armées. Qui donc les tient en respect ? Seule, sans armes et nue, la pensée [2].

Notez que cet idéalisme d'Anatole France se concilie fort bien avec ses tendances socialistes. Le socialisme n'est une doctrine platement matérialiste que pour cette catégorie d'adversaires qui s'emploient soigneusement à le défigurer avant d'oser le combattre. Sans doute il se préoccupe de l'amélioration de notre condition matérielle ; mais celle-ci n'est-elle pas la condition de l'amélioration intellectuelle

(1) Cf. Condorcet.

(2) *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 257.

et morale, de la dignité humaine et de la perfection de l'individu ? Renan lui-même en convient. A leur manière, les socialistes travaillent donc à ennoblir l'humanité.

Quant à cet esprit de dogmatisme et de raideur dont on les prétend animés, je crains qu'il ne soit en partie légendaire. Les plus avisés d'entre eux regardent le socialisme intégral comme une sorte de limite mathématique vers laquelle il nous faut marcher avec l'espoir de nous en approcher toujours, mais nullement d'y atteindre. Nous devons y tendre sans y prétendre. C'est là toute l'ambition. Elle n'est point excessive. Elle satisfait notre double besoin de douter et de croire et est telle qu'elle permet aux esprits les plus nuancés de goûter la doctrine socialiste et, presque, de l'embrasser sans déchoir.

Ajoutons, pour être vrais, que ces socialistes avisés, discrets, leur parti — mais quoi de plus sot qu'un parti — tend de jour en jour à les répudier. Un autre reproche, dont il serait malaisé de les défendre, c'est de sentir insuffisamment la grandeur de l'idée de patrie. Que ne voient-ils combien, par elle, l'individu est mis en valeur, et que, de ce point de vue où l'utilitarisme coïncide avec l'esthétique, il n'est pas de notion et plus riche et plus belle !

Aussi bien, sais-je gré à M. France, devenu révolutionnaire, d'oser encore le proclamer :

Les patries ! Gardons, respectons, soutenons ces organisations nationales qui sont pour nous, en l'état actuel de l'humanité, les formes nécessaires de la vie sociale. Songeons que la désagrégation des peuples de liberté, la déchéance des nations intellectuelles amèneraient bientôt un régime d'autocratie barbare sur l'Europe latine, loin de préparer l'union des peuples libérés. Les patries doivent entrer, non pas mortes, mais vivantes dans la Fédération universelle [1].

C'est un fait, malgré tout, que de nos jours, des esprits très aristocratiques s'intéressent au sort des masses et aiment — sinon le peuple — du moins à se pencher vers lui. Renan a passé son temps à dire du mal de la démocratie, puis à s'en repentir. Ses pires jugements sur elle, il les rectifia. C'est que démocratie et aristocratie ne sont nullement incompatibles. Loin de s'opposer, ces termes se concilient et, en un sens, se supposent. En donnant à chaque citoyen le moyen de se rendre utile, le régime populaire autorise, sollicite toutes les distinctions. Ainsi, par un jeu naturel, il met en relief le mérite, favorise ce qui est supérieur et suscite, de toutes les aristocraties, la plus glorieuse. Pur idéal, peut-être, mais auquel, puisque Montesquieu y croyait, il n'est pas si mauvais de croire.

J'ajouterai une autre raison que Renan a bien vue : c'est qu'instruire le populaire, c'est le rendre

(1) *Vers les Temps meilleurs*, tome III, p. 90.

moins fanatique et, par là, bien mériter de la science en la sauvant du plus grand des périls. Travailler pour le peuple, c'est donc servir avec habileté la plus aristocratique des causes. Tous les esprits un peu fins l'ont senti, et il n'est pas jusqu'à ce grand bourgeois de Voltaire qui n'ait paru, à certains moments, s'en rendre compte (1).

Ces raisons sont d'ordre général. Me permettra-t-on d'en puiser quelques autres aux sources plus intimes de la psychologie individuelle ? Il faudrait noter d'abord le plaisir qu'il y a, pour des esprits délicats, à échapper aux lois de l'imitation qui régissent leur milieu, en adhérant à des doctrines qui ne sont point de leur classe et en mettant une sorte de coquetterie à défendre des idées dont l'accord se voit mal avec leur intérêt, et qui leur sont — disons mieux, qui paraissent leur être défavorables. D'où, à défaut même d'autre profit, je ne sais quelle impression de libération intellectuelle et d'orgueilleux désintéressement dont le charme est bien grand à qui sait le sentir.

Un sentiment tout voisin que j'indiquerai encore est la satisfaction qu'éprouve un esprit raffiné à penser parfois comme le vulgaire, mais pour des raisons dont celui-ci ne se doute point, étant essen-

(1) « Non, Monsieur, tout n'est pas perdu quand on met le peuple en état de s'apercevoir qu'il a un esprit. Tout est perdu, au contraire, quand on le traite comme une troupe de taureaux : car, tôt ou tard, ils nous frappent de leurs cornes. » (Lettre à M. Linguet.)

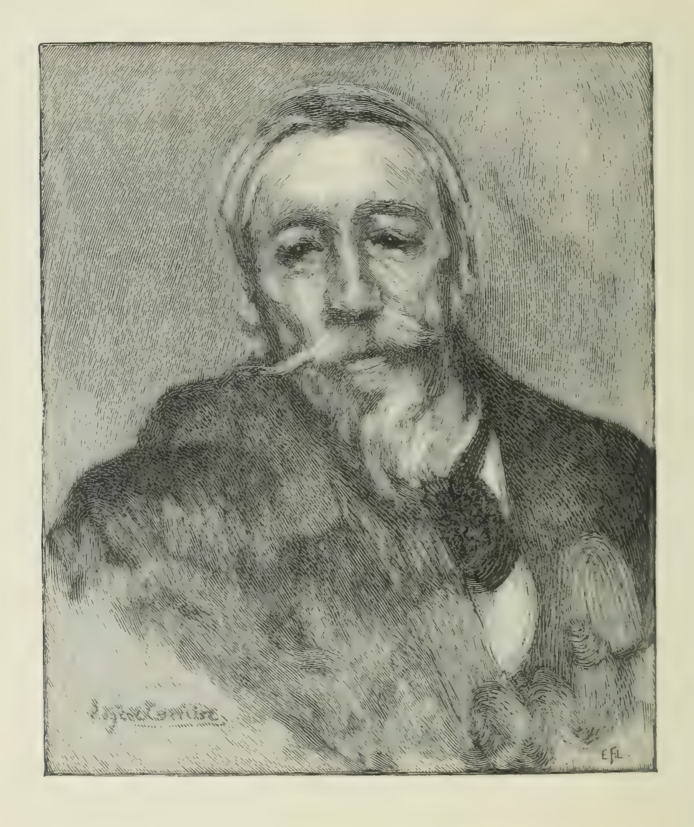
tiellement incapable de les entendre. « Il faut, disait Pascal, avoir une pensée de derrière et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple. » Un tel plaisir n'est point à la portée de tout le monde. Il suppose un raffinement en quelque sorte redoublé, auquel peu atteignent. Actuellement, la plupart de ceux qui pensent, dominés qu'ils sont par la peur de la banalité, ne savent que prendre le contrepied des opinions qui courent. C'est une méthode assez commune pour se distinguer du commun. Le type du pharmacien Homais les épouvante et les fascine. Dans la crainte maladive qu'ils ont de lui ressembler, ils croient avoir tout fait une fois qu'ils l'ont jugé ridicule et s'imaginent bonnement, dès lors, n'être plus de petits esprits. Mais réagir de la sorte contre une influence, n'est-ce pas une façon encore de la subir, et ne vaut-il pas mieux, tout en jugeant à leur prix les Homais et les Mazure, faire la distinction, qui s'impose, de leur personne et de leur œuvre, et oser applaudir à celle-ci dans la mesure où elle est bonne ? Renan se reprochait un jour d'avoir contribué au triomphe du pharmacien sur son curé. Mais cette idée ne le troublait qu'un instant : « Que voulez-vous, ajoutait-il, c'est M. Homais qui a raison. Sans M. Homais, nous serions tous brûlés vifs. »

Notons enfin un dernier mobile que je me reprocherais de passer sous silence, car il a entraîné plus d'un dilettante et d'un rêveur vers la politique : je

veux parler de la tentation qui pousse, à certaines heures, le lettré à se jeter dans l'action pour goûter l'inédit d'une sensation forte, enrichir sa personnalité d'une attitude de plus et se prouver que, loin d'être un incomplet, il sait exceller en tout, être mieux qu'un pur virtuose. Et sans doute, l'influence du livre est telle que tout écrivain est forcément aussi un homme d'action et agit, qu'il le veuille ou non, sur ses semblables. Mais cette action, l'auteur l'exerce en quelque sorte fatalement, et cela diminue d'autant le plaisir qu'il en éprouve. C'est, de plus, une influence indirecte, dont les résultats sont loin d'être immédiatement appréciables. Rien de comparable à la jouissance de l'homme politique, qui agit et s'agite au sein d'une atmosphère vibrante, dans une ivresse de mouvement, en plein tourbillon et tumulte.

Il y a de quoi tenter les plus méditatifs par le contraste. Un jour vient où la mêlée des partis les attire. Ils s'y lancent avec fougue, et cette fougue est d'autant plus frappante qu'elle jaillit de leur indolence même et succède à une habituelle inaction. Un si brusque changement d'atmosphère a de quoi griser. C'est une manière de débauche. Faut-il s'étonner qu'Anatole France ayant cédé, comme Barrès et Lemaître, à la tentation, soit allé, tout comme eux, un peu loin. bien qu'en un sens contraire ? Il y a de l'enivrement dans son cas. S'il force un peu le ton, cela est bien naturel. Cette attitude

lui était si nouvelle qu'on l'excuse de l'exagérer. Aussi bien, ses discours politiques sont peut-être moins intéressants que le fait que c'est lui qui les prononce. Je ne dirais pas que, par eux, il cherche à nous étonner, mais plutôt à s'étonner lui-même. J'ajouterai que je souhaite qu'il y ait quelquefois réussi.




Steinlen

Sans l'ironie le monde serait comme une forêt sans oiseaux.

A. F.

Ceci nous amène assez directement, je pense, au chapitre de l'ironie, dernier point de cette étude. Il arrive à l'ironie d'être souvent mal jugée. Il est certain qu'elle déplaira toujours au grand nombre : la multitude y flaire un dédoublement dont elle ne se sent pas capable et qui lui devient aisément suspect. Mais ceux-là mêmes qui la goûtent ne se trompent-ils pas quand ils vont la déclarant à tout propos desséchante et funeste ? Il y a là-dessus cent jugements faux qu'il serait bon de réviser.

L'ironie, bonnement maniée, est une chose délicieuse. Elle est l'instrument le plus souple à murmurer nos sentiments intimes, nos tristesses et nos regrets les plus chers, — le voile parfois de bien des douleurs. Chez les délicats, l'ironie n'est souvent que la pudeur de la tendresse.

Elle est la joie de la sagesse. Elle est un sourire; elle est aussi un jugement, le seul jugement qui puisse convenir aux époques de civilisation raffinée et lasse, un jugement incertain et flottant qui semble douter de soi et se critiquer avec une clairvoyance agile. Elle est la forme joyeuse de l'analyse, l'ultime fleur du détachement. Elle nous délie

des autres et de nous. Elle prête à nos confessions un air de raillerie qui les rend tolérables. Elle a remplacé la colère. On dirait que, fatigués de gesticulations vaines, las d'avoir pris au sérieux des êtres et des actes dont il eût valu mieux sourire, nous avons mué nos mauvaises humeurs et nos récriminations moroses en un regard bienveillant et moqueur sur tous et sur nous-mêmes. La véritable ironie commence par soi. Elle est une forme orgueilleuse de l'humilité ou, si l'on préfère, une forme humble de l'orgueil, démarche d'un esprit qui connaît son néant et le néant de ses semblables. Et le sentiment de ce néant de tous nous aide à supporter la conscience du nôtre, ainsi récompensés de notre acte d'humilité par la joie délicate de nous sentir supérieurs à nous-mêmes, en sorte que notre modestie et notre amour-propre y trouvent également leur compte. Elle est probablement la formule suprême de nos incertitudes amusées et de cette sage défiance de soi qu'enseigne aux âmes fines le dédoublement continu. Elle est l'apaisement dans le sourire et l'indulgence.

L'Ironie que j'invoque n'est point cruelle, lit-on dans *Le Jardin d'Épicure*. Elle ne raille ni l'amour ni la beauté. Elle est douce et bienveillante. Son rire calme la colère, et c'est elle qui nous enseigne à nous moquer des méchants et des sots que nous pouvions, sans elle, avoir la faiblesse de haïr (1).

(1) *Le Jardin d'Épicure*, p. 122.

Ainsi parle M. Anatole France, dont la moquerie, à vrai dire, n'est pas toujours fort humaine ni tendre. A certains égards, rien de moins humain que ce délicieux humaniste. Mais cette moquerie est si profonde qu'elle en devient presque ingénue, tant on la devine naturelle. M. France serait misanthrope s'il ne méprisait pas trop les hommes pour les haïr. Au reste, il les méprise tendrement. Il semble tenir beaucoup à cette nuance. Peut-être le mépris, même indulgent, devrait-il être rayé des sentiments humains. Mais il faut savoir pardonner aux esprits supérieurs et surtout à ces âmes fluides en qui tous les sentiments se succèdent sans appartenir proprement à leur pseudo-propriétaire.

Si propre à notre temps, l'ironie l'est aussi à notre race. Je suis tenté de croire que nous seuls la pratiquons avec esprit et gentillesse. Apre chez les Anglais, lourde chez les Germains (si Henri Heine est allemand, je l'excepte), elle est chez nous amène et exquise, avec ce charme unique de se retourner contre soi. C'est une adorable vertu que l'ironie française. L'auteur de *La Rôtisserie* en est un des maîtres. Il enrichit de toute sa subtilité d'esprit les matières où se joue sa sympathie intelligente; et si, l'enrichissant de la sorte, il déforme un peu la réalité crue, ce n'est pas une affaire. Son attitude nous est une joie et nous préférons aux spectacles qu'il reproduit à demi celui de son intelligence heureuse où les choses de la vie se reflètent avec des nuances si riches.

Mieux que Flaubert, plus finement surtout, il ironise la vie. Celle-ci ne lui apparaît désormais qu'à travers sa moquerie profonde. Cela n'est pas sans inconvénients. Il est certain, par exemple, que, tout le long des romans de M. France, la vie spontanée semble s'arrêter; et je ne m'en plains guère, car l'impression est délicieuse. Mais est-il défendu de constater la *manière* et de la dire curieuse, exquise, et assez peu naturelle ? Rien de moins ressemblant à l'art d'un Maupassant et à la robuste fermeté avec laquelle le loyal réaliste plante ses bonshommes. Il les faut admirer tous deux et goûter l'un par l'autre. Me risquerais-je jusqu'à dire qu'il y a en littérature des œuvres d'art et des œuvres de vie, et que, de plus en plus, celles de M. France sont des premières ?

Pareillement, son ironie s'est modifiée, devenant de jour en jour plus acide et mordante. Que nous sommes loin, avec M. Bergeret et le docteur Trublet, de l'onction de Sylvestre Bonnard et même de cet abbé Coignard rond, copieux et fin, dont les homélies narquoises gardaient tant de gaîté ! Ce n'est plus cette aménité, cette ironie faite d'émotion discrète et de sourire dont l'arôme léger parfumait ses premiers livres. La griffe du félin se fait de moins en moins caressante. Le ton change et devient âcre et triste, atrocement. L'ironie possède cette âme de bénédictin sensuel. Elle le possède, dis-je, et j'ajouterai qu'autrefois il la possédait, et que peut-être cela était mieux.

Gardons-nous cependant d'exagérer ces critiques. Ce serait oublier les chefs-d'œuvre auxquels cette évolution donna lieu. L'auteur de l'*Histoire contemporaine* pourrait bien être notre Swift, un Swift quelque peu apprêté et brillanté, après avoir été, avec *Sylvestre Bonnard* et *Le Livre de mon Ami*, quelque chose comme notre Dickens. Il égale Swift par la douceur féroce et la hardiesse de sa critique et, comme artiste, le surpasse. On n'a jamais vu un pareil massacre de toutes opinions et coutumes généralement admises, ni plus furieuse démolition, en son apparente douceur, de ce que les gens graves appellent les « principes ». Et si, à mesure que l'œuvre s'achève, le ton augmente de violence, faut-il s'en étonner ? Ce serait méconnaître le fonds de croyances et d'ardeurs positives que toute ironie suppose. L'ironie implique un idéal puisqu'elle sourit de notre impuissance à l'atteindre. Et non seulement elle l'implique, mais elle est l'arme la mieux faite pour en assurer le triomphe.

Pour s'attaquer aux travers des hommes et aux injustices sociales, rien n'est aussi fort que la plaisanterie. L'indignation a moins d'effet. On s'en défie. Il n'en est pas de même de l'ironie, car elle suppose une vue nette et bien plus objective. Elle range de plus de notre côté tous ceux qui, étant capables de la goûter, nous savent gré de les faire jouir de leur propre finesse à l'occasion de la nôtre. Il s'établit ainsi une sorte de collaboration et comme

d'heureuse complicité à laquelle l'amour-propre du lecteur trouve son compte. A ce jeu délicat on sait que M. France excelle. Ce sceptique nonchalant est un grand preneur d'esprits. Insidieuse, son ironie pénètre en nous et opère irrésistiblement. Son charme n'a rien d'impératif, mais n'en est que plus fort. Chacun de ses livres nous fait faire comme des découvertes en nous et nous révèle à nous-mêmes plus délicats et subtils que nous ne l'eussions soupçonné. Je dirais volontiers qu'on s'aime en lui encore plus qu'on ne l'aime et qu'il nous fait si bien les honneurs de notre esprit que nous n'hésitons pas à lui en savoir gré et, en ratifiant ses pensées, à user d'un moyen si aisé de les faire un peu nôtres.

Cette ironie, arme à la fois de persuasion et de combat, M. France l'emploie-t-il indifféremment contre tous ? M. Max Nordau le pense et lui adresse sur ce point des reproches amers (1). Cet Autrichien, bien connu pour son amour de la France, s'afflige du tableau que l'*Histoire contemporaine* nous en trace. Bien plus, il s'en indigne et va jusqu'à accuser son auteur du crime de lèse-patrie. Peut-être, pour excuser M. Anatole France, pourrait-on hasarder cette remarque, qu'en aucun pays la sottise ne fleurit aussi abondamment que dans le nôtre et ne prête plus ample matière aux comédies et aux satires. Je le soutiendrais volontiers, en ajoutant que ce pays est celui aussi de l'élite la plus raffinée

(1) *Vus du dehors*, par Max Nordau.

et la plus exquise. Tel quel, son sort est loin d'être affligeant si, comme le pensait Renan, un pays vaut par son élite. M. France incline sans doute à le croire, car M. Bergeret nous l'assure :

> Toute une ville, toute une nation résident en quelques personnes qui pensent avec plus de force et de justesse que les autres. Le reste ne compte pas. Ce qu'on appelle le génie d'une race ne parvient à la conscience que dans d'imperceptibles minorités. Ils sont rares en tout lieu les esprits assez libres pour s'affranchir des terreurs vulgaires et découvrir eux-mêmes la vérité voilée. (1)

Mais à quoi bon chercher à M. France des excuses et qu'en a-t-il besoin ? Qui ne voit que cette ironie qu'on l'accuse d'exercer au hasard, il la met de plus en plus au service d'une pensée qui l'aiguillonne et d'une émotion qui le mène ? Ce qu'il raille, est-ce la société française tout entière, ou n'est-ce pas plutôt une partie de sa noblesse et cette bourgeoisie prétentieuse et médiocre, et qui se nomme « bien pensante », sans doute parce que sa principale occupation est de ne penser point ? Le pharisaïsme gourmé de ces gens, leur petit fanatisme débile, leur haine et leur peur des idées nous sont rendus par un maître. Songez à ces innombrables silhouettes : M. Panneton de la Barge, d'une bêtise réjouissante, la générale Cartier de Chalmot, Mme de Bonmont, veuve éclatante et rieuse, l'abbé Guitrel, gras et sournois, environné

(1) *Histoire Contemporaine, Monsieur Bergeret à Paris,* p. 27.

de jupes qui le mènent à l'épiscopat, et ce duc de Brécé qui représente de façon grandiose la nullité honorable et plaisante de sa classe. Autant de mannequins mûs par un philosophe. Si, comme le pense un psychologue ingénieux, l'automatisme est l'essence même du comique, M. Anatole France puise le sien à des sources profondes. Incomparable montreur de marionnettes, il nous en offre un défilé réjouissant et cruel ; significatif surtout par le choix des types sociaux à qui il confie ses premiers rôles. Nos catholiques actuels tiennent les principaux. Mais on sait que, loin d'en témoigner à M. France de la gratitude, ils voient en lui le plus dangereux des ennemis et l'écrivain le plus néfaste. Jugement inconsidéré, car il semble mettre en doute le rôle des « méchants » en ce monde et leur savante utilisation par le Dieu qui les créa. Pour ma part, cherchant à M. Anatole France une raison d'être supérieure, j'imagine que cet enfant terrible de Renan fut créé « par décret nominatif de la Providence » pour punir nos catholiques d'avoir ridiculement méconnu la noble pensée de son maître. Aux vrais chrétiens, je soumets humblement cette hypothèse, avec l'espoir que son orthodoxie l'imposera à leur piété.

De toutes façons, comment nier que l'ironie de M. France lui sert de plus en plus d'instrument au service de ses idées ? Et quoi d'étonnant, si toute ironie suppose, comme il est clair, un idéal ?

Cela est encore vrai du paradoxe, dont l'auteur de

l'*Histoire contemporaine* joue avec tant d'élégance. Revoyez, dans *L'Anneau d'Améthyste,* l'éloge du mensonge, tout à fait dans la manière d'Agathon le sophiste. Tout paradoxe n'est-il pas d'ailleurs un hommage à la vérité, soit que, prenant effrontément son contre-pied, il nous fasse réfléchir par là-même sur la proposition qu'il nie, soit simplement qu'en faisant briller à nos yeux une face nouvelle des choses, il porte notre attention sur un côté du vrai qui, pour être envisagé moins souvent, n'en mérite que mieux de l'être ?

C'est là une vue générale que l'on peut discuter, mais dont l'application à M. France a chance, je crois, d'être juste, puisqu'elle rend compte de son évolution intellectuelle et jusqu'à de légers changements dans sa manière et dans son style.

C'est ainsi que l'on reproche parfois à l'auteur de *L'Orme du Mail* le caractère de plus en plus abstrait de ses personnages. Tel ce Bergeret méditatif et subtil, en qui M. France a mis toutes ses complaisances, par la raison peut-être qu'il lui ressemble beaucoup.

M. Bergeret abonde en récits ingénieux. Sa sagesse, faite d'incertitude, s'épanche en propos un peu lents, mais pleins de vénusté. La persuasion habite sur ses lèvres. Pour l'éloquence, il égale l'abbé Jérôme Coignard lui-même ; mais combien il lui est inférieur dans l'action ! Plus disert que vivant, son incapacité d'agir le pâlit à nos yeux. Ses propos

nous enchantent, mais nous cherchons en vain les gestes qui les souligneraient. On le suppose d'après ses discours plutôt que ses discours d'après lui. En deux mots, sa silhouette si fine manque un peu de couleur et d'accent.

Est-ce à dire qu'il y ait diminution du talent de l'auteur et qu'on perçoive dans ses derniers romans les signes d'une sorte de déclin littéraire ? Je doute qu'à l'auteur de *L'Affaire Crainquebille* et de *l'Ile des Pingouins* on songe à adresser sérieusement cette critique. Et que ce dernier livre est donc profond en sa bouffonnerie amère ! Curieux mélange de libertinage voltairien et d'épopée burlesque et savoureuse à la Rabelais. Notez d'ailleurs que, dans l'*Histoire contemporaine* elle-même, les personnages de second plan sont enlevés avec une vigueur et un mordant incomparables. Si donc M. France nous semble avoir un peu négligé le côté pittoresque de son héros, c'est qu'il en a fait volontairement son confident, son porte-parole et son interprète. Et nous reconnaissons bien là le moraliste pratique tenant à dire son mot sur les choses et à sanctionner d'un jugement positif les événements qui l'entourent. Disons donc que, de plus en plus, ses romans se passent en discours, mais ajoutons que ces discours sont de la vie conversée, en sorte que ce qu'ils nous offrent, en leur décousu plein d'art, c'est la pensée la plus vivante et l'intérêt le plus actuel.

D'ailleurs, pour nous donner l'impression de la

vie, M. France ne néglige nul artifice. Tout dans cet art est conscient et voulu jusqu'à l'excès. C'est ainsi que certaines lenteurs de l'*Histoire contemporaine* sont peut-être destinées à nous rendre l'ennui, l'espèce d'enlizement de la vie de province, à nous en suggérer la monotonie.... Un autre artifice heureux est ce constant mélange du sacré et du profane auquel son impiété subtile recourt si volontiers. Songez à certains discours de l'abbé Jérôme Coignard et en particulier aux sermons que, sous le porche de Saint-Benoît, il adresse à l'aimable Catherine. Dans *Le Lys rouge* ne sentez-vous pas que le couple adultère éprouve comme un âcre plaisir à promener ses amours à travers les églises et les cloîtres pieux de Florence ? Rappelez-vous encore l'enterrement d'*Histoire comique* et cet *Anneau d'Améthyste* qui n'est qu'un défilé d'abbés, de ciboires, de corsets, de pantalons soyeux et d'une bague d'évêque innocemment promenée dans des garçonnières. Et l'impression qui de tout cela se dégage est celle, non seulement d'un comique intense, mais de la vie la plus vraie, diverse, réjouissante, pittoresque et, si je puis dire, supérieurement cinématographiée.

N'oublions pas enfin qu'au service de sa pensée M. France possède le plus merveilleux des instruments : le style. Les épithètes les plus rares, modestement fondues dans le tissu du sien et nullement piquées à la façon lassante des trop nerveux Goncourt, l'habileté continue du choix avec un air de

tout accueillir sans élire, le souci du détail achevé et le dédain de l'ordonnance générale, un art proprement merveilleux de trouver l' « effet » en paraissant le fuir me semblent quelques-unes de ses caractéristiques.

Cet homme a le secret des belles pensées et des paroles limpides. Il obtient tout de la langue, sans jamais la tourmenter. Aussi éloigné de la brutalité des naturalistes que de l'obscurité tortueuse des décadents, son style sensuel et simple embellit toutes choses. Il est Grec par le bien dire, l'élégante familiarité, la subtilité audacieuse, l'aisance, le goût exquis. Aucune œuvre actuelle, mieux que la sienne, ne donne l'idée de la beauté antique. Ce goût, cet art de choisir fait d'ailleurs de lui un classique et il s'est défini lui-même en ce précepte parfait :

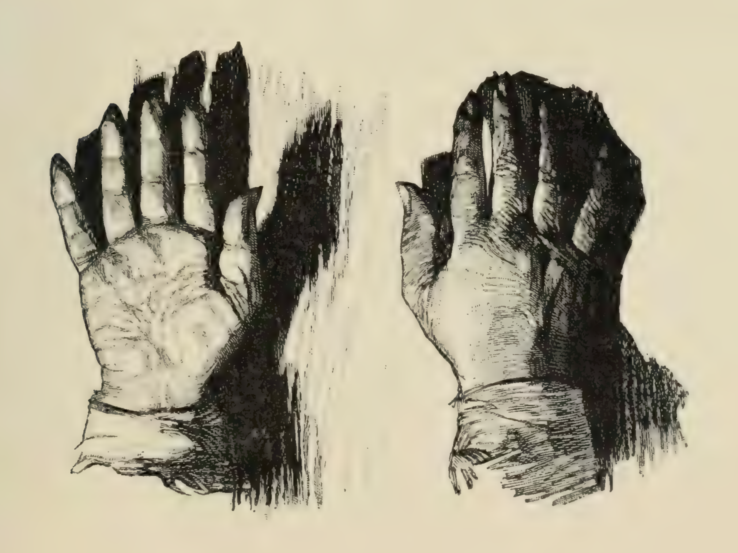
Tout dire, c'est ne rien dire. Tout montrer, c'est ne rien faire voir. La littérature a pour devoir de noter ce qui compte et d'éclairer ce qui est fait pour la lumière. Si elle cesse de choisir et d'aimer, elle est déchue comme la femme qui se livre sans préférence (1).

Que j'aimerais parler de cet art, et, à tenter de définir son charme, le sentir à nouveau plus profondément et, par des mots sincères, le revivre ! Mais ce serait sortir du cadre que je me suis imposé. L'étude d'une pensée est tout ce que j'ai voulu faire. A ce point de vue tout intellectuel, d'aucuns trouveront peut-être excessive mon admiration pour ce génie

(1) *La Vie littéraire,* tome I, page 78.

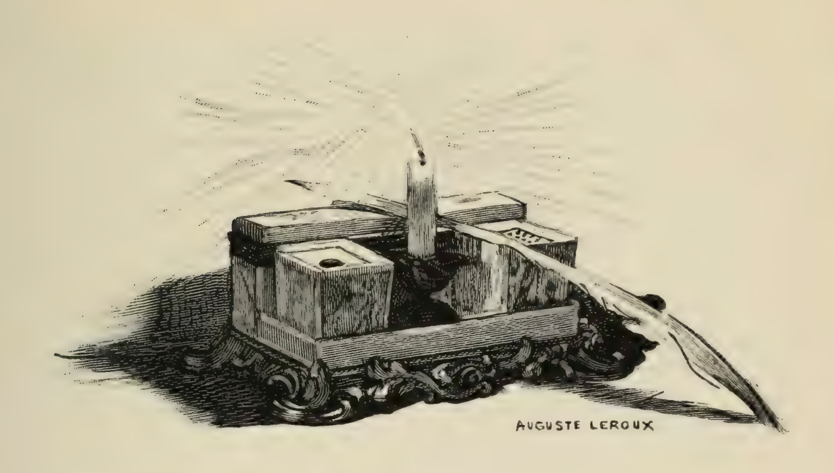
charmant et estimeront que j'ai un trop grand penchant à confondre la grâce avec la vérité et la subtilité avec la profondeur. La vérité ! Qui n'aimerait connaître le sens de ce terrible mot... Décidons-nous enfin à le mettre au pluriel : on ne s'entendra qu'à ce prix. Mais on m'autorisera, dès lors, à voir dans le subtil une forme du vrai, et certes bien exquise.

A ce titre encore, M. France méritait de retenir l'attention, de faire l'objet d'une étude d'ensemble, sympathique et pourtant objective. Séduit par ce travail, on me pardonnera de l'avoir tenté, ou du moins de m'être efforcé d'en marquer de mon mieux les grandes lignes.



BIBLIOGRAPHIE

DE L'ŒUVRE D'ANATOLE FRANCE



OUVRAGES

La Légende de Sainte Radegonde, Reine de France. Paris, France, libraire, quai Voltaire, 1859, in-8. (1)

Alfred de Vigny ; étude. Paris, Bachelin-Deflorenne, 1868, in-16.

Les Poëmes dorés. Paris, Alphonse Lemerre, 1873, in-18.

Jean Racine. Paris, Alphonse Lemerre, 1874, in-18. (2)

Les Poëmes de Jules Breton ; étude. Paris, Jacques Charavay aîné, 1875, in-8.

Bernardin de Saint-Pierre et la Princesse Marie Miesnik ; notice. Paris, J. Charavay aîné, 1875, in-8.

Racine et Nicole. La Querelle des imaginaires, notice. Paris, J. Charavay aîné, 1875, in-8.

Les Noces Corinthiennes. Leuconoé, la Veuve, la Pia, la Prise de voile, l'Auteur à un ami. Paris, Alphonse Lemerre, 1876, in-18.

Lucile de Chateaubriand, ses contes, ses poèmes, ses lettres, précédés d'une étude sur sa vie. Paris, Charavay frères, 1879, in-16.

(1) Devoir d'écolier autographié par le grand-père maternel d'Anatole France. Le *Manuel de l'Amateur de Livres du XIX[e] siècle,* de M. Georges Vicaire, attribue l'autographie de cet ouvrage à l'oncle du grand écrivain.

(2) Tirage à part de la préface des œuvres complètes de Racine. (Édit. A. Lemerre).

Jocaste et le Chat maigre. Paris, Calmann-Lévy, 1879, in-18.

Le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut. Paris, Calmann-Lévy, 1881, in-18.

Les Désirs de Jean Servien. Paris, A. Lemerre, 1882, in-18.

Abeille, illustrations de C. Gehrts. Paris, Charavay frères, 1883, in-4.

Le Livre de mon Ami. Paris, Calmann-Lévy, 1885, in-18.

Nos Enfants. Scènes de la ville et des champs, illustrations de M. Boutet de Monvel. Paris, Hachette, 1887, gr. in-4 (1).

Le Chateau de Vaux-le-Vicomte, dessiné et gravé par Rodolphe Pfnor, accompagné d'un texte historique et descriptif par Anatole France. Paris, Lemercier et Cie, 1888, in-fol.

La Vie littéraire. Paris, Calmann-Lévy, 4 vol., 1888, 1890, 1891, 1892, in-18.

Balthasar. Paris, Calmann-Lévy, 1889, in-18.

Notice historique sur Vivant Denon. Paris, P. Rouquette et fils, 1890, in-8.

Thaïs. Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-18.

L'Étui de nacre. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18.

L'Elvire de Lamartine, notes sur M. et Mme Charles. Paris, H. Champion, 1893, in-16.

Les Opinions de M. Jérôme Coignard, recueillies par Jacques Tournebroche. Paris, Calmann-Lévy, 1893, in-18.

La Rôtisserie de la Reine Pédauque. Paris, Calmann-Lévy, 1893, in-18.

Le Jardin d'Épicure. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18.

Le Lys rouge. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18.

La Société historique d'Auteuil et de Passy, conférence. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18.

Le Puits de Sainte-Claire. Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-18.

Discours de réception a l'Académie française. Paris, Typographie de Firmin-Didot et Cie, 1896, in-4.

L'Orme du Mail. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18.

(1) Le même ouvrage a paru plus tard, en deux albums, sous le titre : *Filles et Garçons*, avec les mêmes illustrations. (Hachette, s. d.)

LE MANNEQUIN D'OSIER. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18.

AU PETIT BONHEUR. Paris, Pierre Dauze, 1898, petit in-4.

LA LEÇON BIEN APPRISE ; illustrations de Lebègue. Paris, Bibliophiles indépendants, 1898, petit in-4.

PIERRE NOZIÈRE. Paris, Lemerre, 1899, in-18.

ÉTIENNE CHARAVAY, discours. Paris, Noël Charavay, 1899, in-8.

L'ANNEAU D'AMÉTHISTE. Paris, Calmann-Lévy, 1899, in-18.

CLIO, illustrations de Mucha. Paris, Calmann-Lévy, 1900, in-16.

JEAN GUTENBERG, suivi du TRAITTÉ DES PHANTOSMES, de NICOLE LANGELIER, illustrations de G. Bellenger, Bellery-Desfontaines, Steinlen, F. Florian. Paris, Édouard Pelletan, 1900, petit et grand in-4.

L'AFFAIRE CRAINQUEBILLE, illustrations de Steinlen. Paris, Édouard Pelletan, 1901, in-4 et in-8 (1).

MONSIEUR BERGERET A PARIS. Paris, Calmann-Lévy, 1901, in-18.

HISTOIRE DE DONA MARIA D'AVALOS ET DE DON FABRICIO, DUC D'ANDRIA, manuscrite et enluminée par Léon Lebègue. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1902, in-4.

FUNÉRAILLES D'ÉMILE ZOLA, discours ; illustrations de Steinlen. Paris, Édouard Pelletan, 1902, in-4.

OPINIONS SOCIALES. Paris, Bellais, 1902, 2 vol. in-16.

LES NOCES CORINTHIENNES, édition définitive, illustrations de A. Leroux. Paris, Édouard Pelletan, 1902, in-4 et in-8.

HISTOIRE COMIQUE. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18.

LE PARTI NOIR. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1904, in-12 (2).

DISCOURS PRONONCÉ A L'INAUGURATION DE LA STATUE D'ERNEST RENAN A TRÉGUIER. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-16.

UN CHAPITRE INÉDIT DE LA VIE DE MONSIEUR BERGERET. Paris, Amar, 1903, in-8 oblong (3).

CRAINQUEBILLE, PUTOIS, RIQUET ET PLUSIEURS AUTRES RÉCITS PROFITABLES. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18.

(1) L'édition des *Cahiers de la Quinzaine* est postérieure ; elle a paru en 1902.

(2) Le texte de cette brochure a été établi avec celui de la préface de : *Une campagne laïque*.

(3) Cet opuscule n'est pas d'Anatole France.

L'ÉGLISE ET LA RÉPUBLIQUE. Paris, Édouard Pelletan, 1904, in-16 carré, avec un portrait.

SUR LA PIERRE BLANCHE. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18.

VERS LES TEMPS MEILLEURS. Paris, Édouard Pelletan, 1906, 3 vol. in-16 carré, avec 31 portraits.

LE TOMBEAU DE MOLIÈRE. Paris, Édouard Pelletan, 1908, in-4.

LA VIE DE JEANNE D'ARC. Paris, Calmann-Lévy, 1908, 2 vol. in-8.

SUR UNE URNE GRECQUE, poëme, illustrations de Bellery-Desfontaines. Paris, Édouard Pelletan, 1908, grand et petit in-4.

L'ILE DES PINGOUINS. Paris, Calmann-Lévy, 1908, in-18.

LES CONTES DE JACQUES TOURNEBROCHE, illustrations de L. Lebègue. Paris, Calmann-Lévy, 1908, in-16.

NOTICES ET PRÉFACES

J.-B. MOLIÈRE : Œuvres ; *Notice, variantes, commentaire et glossaire.* Paris, A. Lemerre, 1876, in-8.

XAVIER DE MAISTRE : Voyage autour de ma Chambre ; *Notice.* Paris, A. Lemerre, 1876, petit in-8.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie ; *Préface et notes.* Paris, A. Lemerre, 1877, petit in-12.

L'Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut ; *Préface.* Paris, A. Lemerre, 1878, petit in-12.

LESAGE : Le Diable boîteux ; *Notice.* Paris, A. Lemerre, 1878, 2 vol. petit in-12.

LONGUS : Daphnis et Chloé ; *Notice.* Paris, A. LEMERRE, 1878, petit in-8.

ALBERT GLATIGNY : Poésies complètes ; *Notice.* Paris, A. Lemerre, 1879, petit in-12.

SAINTE-BEUVE : Poésies complètes ; *Notice.* Paris, A. Lemerre, 1879, 2 vol. petit in-12.

CHATEAUBRIAND : Atala, René, Aventures du dernier Abencérage ; *Notice.* Paris, A. Lemerre, 1879, petit in-12.

HEPTAMÉRON DES NOUVELLES DE MARGUERITTE D'ANGOULESME, ROYNE DE NAVARRE ; *Notice.* Paris, A. Lemerre, 1879, 3 vol. petit in-12.

BERNARD PALISSY : Œuvres ; *Notice historique et bibliographique, et table analytique.* Paris, Charavay frères, 1880, in-12 carré.

SCARRON : Le Roman comique ; *Notice.* Paris, A. Lemerre, 1880, petit in-12.

Marquis DE SADE : Dorci ou la bizarrerie du sort ; *Notice sur l'auteur.* Paris, Charavay frères, 1881, petit in-8 carré.

C.-M. DE POUGENS : Jocko ; *Notice.* Paris, Charavay frères, 1881, in-18.

Mme DE LA FAYETTE : Histoire d'Henriette d'Angleterre ; *Introduction.* Paris, Charavay frères, 1882, in-8 carré.

LA FONTAINE : Fables ; *Notice et notes.* Paris, A. Lemerre, 1883, petit in-12.

RODOLPHE PFNOR : Guide artistique et historique du Palais de Fontainebleau ; *Préface.* Paris, Librairie générale de l'architecture et Travaux Publics. André, Daly fils et Cie, 1889, in-8 carré.

BENJAMIN CONSTANT : Adolphe ; *Notice.* Paris, A. Lemerre, 1889, petit in-12.

Mme DE LA FAYETTE : La Princesse de Clèves ; *Préface.* Paris, Conquet, 1889, in-8.

Docteur J. GARAT : Vieux péchés ; *Préface.* Bordeaux, Gounouilhou, 1890, petit in-4.

GŒTHE : Faust, traduction de Camille Benoist ; *Préface.* Paris, A. Lemerre, 1891, 2 vol. petit in-12.

PAUL DE MUSSET : Le dernier Abbé ; *Préface.* Paris, Ferroud, 1891, in-8.

W. G. BYVANCK : Un Hollandais à Paris, en 1891 ; *Préface.* Paris, Perrin et Cie, 1892, in-18.

GUSTAVE FLAUBERT : Hérodias ; *Préface.* Paris. Ferroud, 1892, in-8.

THÉOPHILE GAUTIER : Le Roi Candaule ; *Préface.* Paris, Ferroud, 1893, in-8.

THÉOPHILE GAUTIER : Une Nuit de Cléopâtre ; *Préface.* Paris, Ferroud, 1894, in-8.

ALFRED PRUNAIRE : Les plus beaux types de lettres ; *Préface.* Paris, Charles Schmid, 1895, in-4.

CHARLES MAURRAS : Le Chemin de Paradis ; *Poésie dédicatoire.* Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-18.

BRADA : Jeunes Madames ; *Préface.* Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-18.

THÉOCRITE : L'Oaristys, texte grec et traduction nouvelle de A. Bellessort, précédé d'une *Lettre de Sicile*. Paris, Édouard Pelletan, 1896, in-4 et in-8.

LÉON HELY : Mentis, poëmes ; *Préface*. Paris, Fischbacher, 1896, in-18.

MARCEL PROUST : Les Plaisirs et les Jours ; *Notice*. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-4.

ARCHAG TCHOBANIAN : L'Arménie, son histoire, sa littérature, son rôle en Orient ; *Introduction*. Paris, Société du Mercure de France, 1897, in-18.

RENÉ PUAUX : La Finlande, sa crise actuelle ; *Préface*. Paris, Stock, 1899, in-12.

Colonel W.-M. WONLARLARSKY : Souvenirs d'un officier d'ordonnance. Guerre russo-turque 1877-1878 ; *Préface*. Paris, Chapelot, 1899, in-8.

CHARLES NODIER : Histoire du Chien de Brisquet, précédée d'une *Lettre à Jeanne*. Paris, Édouard Pelletan, 1900, in-4.

MULTATULI : Pages choisies ; *Préface*. Paris, Société du Mercure de France, 1901, in-18.

Dr OYON : Précis de l'affaire Dreyfus ; *Préface*. Paris, Pages libres, 1903, in-18.

CATALOGUE DES ŒUVRES PEINTES, DESSINÉES ET GRAVÉES DE TH. A. STEINLEN ; *Préface*. Paris, Édouard Pelletan, 1903, in-16 carré.

ÉMILE COMBES : Une Campagne laïque, 1902-1903 ; *Préface*. Paris, Simonis-Empis, s. d. (1903), in-8.

PAUL GRUNEBAUM-BALLIN : La Séparation des Églises et de l'État ; *Préface*. Paris, Bellais, 1904, petit in-16.

AUX VICTIMES DE LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE ; *Préface*. Paris, Édouard Pelletan, 1904, in-4.

MICHEL PSICHARI : Index raisonné de la mythologie d'Horace ; *Préface*. Paris, H. Welter, 1904, in-12.

ANTHOLOGIE DES POËTES FRANÇAIS, DES ORIGINES A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE, précédée d'une *Etude sur la Poésie française*. Paris, A. Lemerre, 1905, petit in-16.

J. PAUL BONCOUR : Les Syndicats de fonctionnaires ; *Préface*. Paris, E. Cornély et Cie, s. d. (1906), in-12.

CHARLES VUILLE : Bertoni doit-il être expulsé ?... *Lettre.* Genève, Zöellner impr., 1907, brochure in-8.

MOLIÈRE : Le Misanthrope, précédé d'un *Dialogue aux Enfers.* Paris, Édouard Pelletan, 1908, in-4.

A. FOURNIER : Esquisse d'une Société collectiviste ; *Préface.* Jussey, 1908, in-8.

LOÏE FULLER : Quinze ans de ma vie ; *Préface.* Paris, Juven, 1908, in-18.

PREMIER CATALOGUE DE L' « ÉCLECTIQUE » ; *Préface autographe.* Paris, 1908.

COLLABORATION AUX PÉRIODIQUES

LE PARNASSE CONTEMPORAIN ; *Poésies.* — Paris, A. Lemerre, 1866, 1869, 1876, 3 vol. grand in-8 (1).

LA GAZETTE RIMÉE, 1867.

LE CHASSEUR BIBLIOGRAPHE, 1867.

L'ALMANACH DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, POUR 1870 (une poésie).

L'AMATEUR D'AUTOGRAPHES, 1875.

LA JEUNE FRANCE, 1882-1883.

LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE, 1882-1883.

LA REVUE BLEUE, 1900.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ, du 3 mai 1883 au 21 décembre 1896 (2).

LA REVUE INDÉPENDANTE, 1886-1887.

LE TEMPS, 1883-1896. *La Vie à Paris. La Vie littéraire.*

LA REVUE ILLUSTRÉE, 1889 à 1903.

LA REVUE HEBDOMADAIRE, 1892-1896.

L'ÉCHO DE PARIS, 1897-1898.

LA REVUE DU PALAIS, 1897.

(1) Le deuxième et le troisième volumes seuls contiennent des poésies d'Anatole France.

(2) Les articles furent d'abord signés *Gérôme,* puis *Anatole France.* Gérôme était un pseudonyme commun à Anatole France, à Ludovic Halévy et au vicomte de Saint-Geniès (Richard O'monroy). Quant aux chroniques signées *Anatole France,* elles ont été rédigées, pour la plupart, par un secrétaire, d'après des notes du maître écrivain

Cosmopolis, 1897. — La Revue encyclopédique, 1897-1899. — La Revue de Paris, depuis 1894. — L'Almanach du Bibliophile, 1898, 1899, 1900, 1901, 1902, 1903. — New Frei Press, de Vienne, depuis 1899. — Le Figaro, 1899-1901. — La Revue de France, 1897. — La Revue, 1902. — La Revue des Revues, depuis 1902. — New-York Hérald, depuis 1902. — Les Maitres artistes, 1903. — Les Lettres, février 1906. — L'Art et les Artistes, 1906-1908. — Martz, de Munich, 1907-1909. — L'Illustration, depuis janvier 1908. — Simplissimus, de Munich, 1908.

Il est impossible de décider si une doctrine, funeste aujourd'hui dans ses premiers effets ne sera pas demain largement bienfaisante. Toutes les idées sur lesquelles repose aujourd'hui la société ont été subversives avant d'être tutélaires

Anatole France

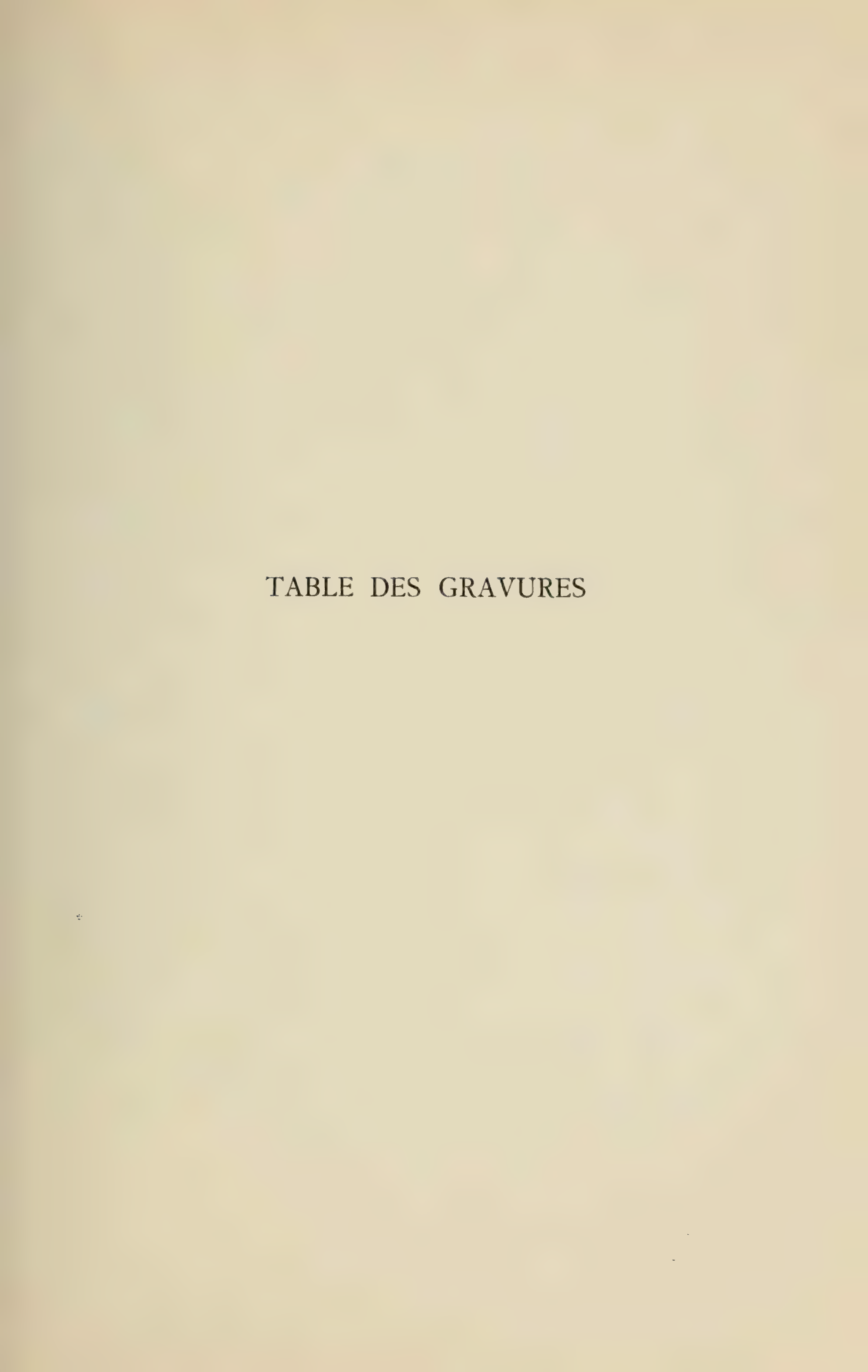


TABLE DES GRAVURES



DOUZE BOIS D'ERNEST FLORIAN
D'APRÈS EUGÈNE CARRIÈRE, BELLERY-DESFONTAINES,
AUGUSTE LEROUX, HENRI MARTIN ET STEINLEN

(1) Mlle Stéphanie Goblin était élève de Mme de Mirbel. La miniature porte la date de 1850 ; elle appartient à Mme A. de C...



OUVRAGES D'ANATOLE FRANCE

PARUS OU EN PRÉPARATION

AUX ÉDITIONS D'ART ÉDOUARD PELLETAN

JEAN GUTENBERG

SUIVI DU

TRAITTÉ DES PHANTOSMES

DE NICOLE LANGELIER

PAR

ANATOLE FRANCE

Ce volume a été établi à l'occasion des fêtes données, à Mayence et à Strasbourg, le 24 juin 1900, pour commémorer le 500e anniversaire de la naissance de Gutenberg Une telle célébration ne pouvait laisser les bibliophiles indifférents ; c'est pour eux, autant que par respect pour une grande mémoire, que nous avons construit, avec une très grande variété de typographie et d'illustrations, le livre que nous leur offrons aujourd'hui.

Le texte : *Jean Gutenberg et Traitté des Phantosmes de Nicole Langelier,* est de M. Anatole France. Il est entièrement inédit et constitue, par conséquent, une édition originale du célèbre écrivain.

Pour composer ce volume, onze caractères ont été employés, dont deux, l'italique de Garamond et celle de Grandjean, ont été prêtés par l'Imprimerie Nationale Les autres types — l'un fondu spécialement — sortent des ateliers de M. Beaudoire.

L'illustration est due à MM. Steinlen, Florian, Georges Bellenger, Bellery-Desfontaines. Elle est tantôt dans la note archaïque, tantôt dans la note moderne, selon le caractère du texte qu'elle décore. Les gravures sont de MM. Florian, Froment père et fils, Deloche et Mathieu. Le tirage en trois couleurs a été fait sur les presses à bras de Lahure, au nombre de 113 exemplaires seulement.





Paru en 1900 :

ANATOLE FRANCE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

JEAN GUTENBERG

SUIVI DU

TRAITTÉ DES PHANTOSMES

DE NICOLE LANGELIER

ÉDITION ORIGINALE

ILLUSTRATIONS DE G. BELLENGER, BELLERY-DESFONTAINES,
STEINLEN ET FRÉDÉRIC FLORIAN

GRAVÉES PAR DELOCHE, LES DEUX FROMENT, ERNEST ET FRÉDÉRIC FLORIAN

Grand & petit in-4°, tirage à la presse à bras,
limité à 113 exemplaires.

2 exemplaires — Nos 1 & 2 — sur peau de vélin, le premier contenant tous les dessins originaux, plus une double suite d'épreuves d'artiste sur japon & sur chine, & une collection d'épreuves de toutes les gravures sur parchemin.

6 exemplaires — de 3 à 8 — sur japon ancien, contenant une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien & sur chine, au prix *net* de . . . . **175** fr.

5 exemplaires — de 9 à 13 — sur grand vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané **ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ**, contenant une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien & sur chine, au prix *net* de . . . . **175** fr.

100 exemplaires — de 14 à 113 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané **ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ**, au prix de. . . . . **60** fr.

Il a été tiré en outre :

17 collections d'épreuves de toutes les gravures, dont 1 sur parchemin, 6 sur japon ancien & 10 sur chine.

Plus 24 épreuves du portrait d'Anatole France dont 8 sur parchemin, 8 sur japon ancien & 8 sur chine.

L'AFFAIRE

CRAINQUEBILLE

PAR

ANATOLE FRANCE

L'Affaire Crainquebille est une page de l'histoire du peuple. Elle montre un brave marchand de légumes se heurtant à la lettre de la loi et se brisant contre elle. S'il ne devient pas un fripon, c'est qu'il a passé l'âge où ces avatars sont possibles, mais il devient épave, et cela est plus triste, et peut-être pire.

Cette histoire est racontée avec une ironie qui parfois provoque le frisson du drame. Les 62 illustrations de Steinlen — où tous les types sont d'une vérité saisissante, avec leurs caractères professionnels admirablement marqués, — commentent, comme le chœur antique, ces pages d'un Sophocle souriant qui badinerait en narrant les jeux cruels de la fatalité. Après tout, Crainquebille a sa fatalité comme Œdipe, et, ici, elle s'appelle l'agent 64. Croyez bien que si elle est inférieure en intensité, elle est au fond la même et que, dans sa voiture de quatre saisons, le bonhomme est aussi à plaindre que le roi dans son palais de Thèbes.

Une illustration abondante, une distribution pittoresque des images, l'emploi du rouge dans les lettrines, les faux-titres et les titres courants, convenait à cette satire sociale, qui ne s'avoue pas, et se raille du malheur qu'elle expose. Le caractère typographique devait rappeler que la scène est au faubourg et s'harmoniser avec la facture puissante et colorée de Steinlen. Le caractère Grasset, édité par Peignot, nous a paru approprié, par son trait gras et robuste, la fantaisie de son style, à ce double résultat.

L'AFFAIRE CRAINQUEBILLE

La gravure de *L'Affaire Crainquebille* a été confiée à MM. Deloche, Ernest et Frédéric Florian, les deux Froment, Gusman, Mathieu et Perrichon. Nous signalons aux bibliophiles que plusieurs bois ont été tirés en deux tons.



Paru en 1901 :

ANATOLE FRANCE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'AFFAIRE CRAINQUEBILLE

ÉDITION ORIGINALE

63 COMPOSITIONS DE STEINLEN

GRAVÉES PAR

DELOCHE, ERNEST ET FRÉDÉRIC FLORIAN, LES DEUX FROMENT, GUSMAN, MATHIEU ET PERRICHON

In-4° & in-8° jésus, tirage en rouge & noir sur les presses à bras de Lahure, limité à 400 exemplaires numérotés.

IN-4°, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux avec une double suite d'épreuves d'artiste, sur japon & sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, avec un dessin original sur chacun des faux-titres (soit 10), plus une double suite d'épreuves d'artiste, sur japon & sur chine.

25 exemplaires — de 3 à 27 — sur japon ancien ou sur grand vélin, contenant une aquarelle originale de Steinlen, plus une suite d'épreuves d'artiste, sur chine, au prix *net* de . . . . **600** fr.

IN-8° JÉSUS

30 exemplaires — de 28 à 57 — sur chine, au prix *net* de . . . . . **300** fr.

343 exemplaires — de 58 à 400 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané **ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ**, au prix de . . . . **100** fr.

Il a été tiré en outre :

20 collections d'épreuves d'artiste, sur chine, au prix *net* de. . . . . **150** fr.

10 collections d'épreuves d'artiste, sur japon ancien, au prix *net* de. **175** fr.

LES NOCES
CORINTHIENNES

ÉDITION DÉFINITIVE

PAR

ANATOLE FRANCE

« Dans les Noces Corinthiennes, il n'y a pas une faiblesse, pas un vers qui ne soit parfait d'aisance et d'élégance, de fermeté et de fini. Dans sa mesure et son objet, ce poème égale tout ce que la poésie française peut offrir de plus achevé. Bien plus, je ne vois rien qui nous en offre l'équivalent ».

Anatole France, Poète.
Gustave Larroumet.

Une édition d'art des *Noces Corinthiennes* se justifie par plusieurs considérations, au premier rang desquelles il faut placer la qualité de l'œuvre, sa langue souple et exquise, son émotion délicate, sa dramatique sobre et humaine. En second lieu Anatole France, poète, est plus réputé que vraiment connu, et les récentes représentations des *Noces Corinthiennes,* à l'Odéon, n'ont pu qu'exciter la curiosité des bibliophiles, qui souhaitaient d'ajouter ce chef-d'œuvre à ceux de l'écrivain hors de pair qu'ils possédaient déjà.

Enfin, les retouches nombreuses et importantes qu'Anatole France a faites à son drame, non point seulement pour sa mise à la scène, mais parce qu'il était entré davantage, après vingt ans, dans le sentiment qu'il avait voulu rendre, n'avaient pas encore trouvé place dans une édition. En publiant celle-ci, nous donnons pour une bonne part une édition originale comportant, en outre

des remaniements et des suppressions, une trentaine de vers corrigés ou entièrement nouveaux. Des indications scéniques ont de même été modifiées. Notre édition est donc, au point de vue du texte, une édition originale, et une édition définitive, la seule à laquelle puissent désormais se référer ceux qui aiment cet écrivain si artiste, chez qui la précision de la pensée ne se reflète bien que dans la forme qu'il a élue, après les inévitables tâtonnements qui accompagnent l'élaboration de l'idée.

Faisant suite au *Gutenberg*, archaïque, et à l'*Affaire Crainquebille*, satirique et vivante, les *Noces Corinthiennes* apportent une ordonnance classique et rythmique, commandée, d'ailleurs, par le caractère de l'œuvre.

Le texte a été composé en elzévir Beaudoire et les noms des personnages ressortis en petite dorique. C'est ce même caractère qui a été utilisé pour les parties documentaires dans une disposition rappelant les inscriptions antiques. On remarquera que les indications de mise en scène ont été placées à part, et que, de ce fait, un élément décoratif nouveau est venu s'ajouter au livre.

Illustré d'en têtes, de culs-de-lampe et de hors texte dus au talent plein de sentiment et d'une forme sûre d'Auguste Leroux, qu'Ernest Florian a habilement gravés, ce volume est, en outre, décoré de monogrammes et de bandeaux vieil or, qui contiennent le titre courant et le numérotage en rouge. Il y a donc *quatre* tirages, en y comprenant celui des gravures.



FUNÉRAILLES
D'ÉMILE ZOLA

PAR

ANATOLE FRANCE

Le discours prononcé par Anatole France sur la tombe d'Émile Zola a moins été une oraison funèbre qu'une apologie. C'est ce caractère apologétique que nous avons voulu conserver à la plaquette qui devait contenir cette page si forte et si juste. Aussi, rien de triste, rien qui rappelle le deuil : une décoration grave, certes, car la circonstance ne permettait pas la joie, mais en même temps rayonnante comme la gloire dans laquelle le maître romancier était définitivement entré. C'est pourquoi nous n'avons pas craint d'employer la couleur rouge dans les lettres capitales, le rouge, symbole d'une puissance que la mort ne saurait abolir, car elle tient aux idées, à l'exemple donné par la vie.

Les *Funérailles d'Émile Zola* ont été composées en Grandjean, corps XIV.

Steinlen a décoré ces pages de compositions allégoriques et d'un portrait de Zola, le plus vivant qui ait été exécuté.



Paru en 1902 :

ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

FUNÉRAILLES D'ÉMILE ZOLA

DISCOURS PRONONCÉ AU CIMETIÈRE MONTMARTRE LE CINQ OCTOBRE 1902

DÉCORÉ DE SEPT COMPOSITIONS, PAR STEINLEN, DONT UN PORTRAIT D'ÉMILE ZOLA

GRAVÉES PAR FROMENT ET PERRICHON

Une plaquette petit in-4°, tirage en noir & rouge par l'Imprimerie nationale, limité à 100 exemplaires.

100 exemplaires sur vélin à la forme, des papeteries du Marais, au prix *net* de. . . . . **40** fr.

Il a été tiré en outre :

12 collections d'épreuves d'artiste signées, sur chine, au prix *net* de. **25** fr.

6 collections d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien, au prix *net* de. . . . . **40** fr.

Plus 25 épreuves d'artiste signées du portrait d'Émile Zola :

5 sur japon ancien, au prix *net* de . . . . **15** fr.

20 sur chine, au prix *net* de . . . . **10** fr.

LE PROCURATEUR
DE JUDÉE

PAR

ANATOLE FRANCE

Le livre est avant tout un texte. Le texte se manifeste par la typographie. Donc le livre est avant tout une manifestation typographique.

Tel est le syllogisme dont le *Procurateur de Judée* est la démonstration.

Le texte du *Procurateur,* dans son peu d'étendue, est un grand texte. Anatole France y est excellemment ordonné, d'une couleur délicate et nette ; sa philosophie s'y fait universelle ; la fiction où il l'enferme est ingénieuse et dramatique. Pontius Pilatus représente l'homme qui, malgré son intelligence, — il est vrai un peu étroite, — de fonctionnaire, ne peut prévoir la portée des évènements contemporains et, fier de sa mémoire, oublie pourtant jusqu'au nom du « jeune thaumaturge » dont il ordonna le supplice et qui devait, quatre siècles plus tard, révolutionner le monde. Œlius Lamia est le sage à l'esprit relatif, un peu sceptique, qui « fait, de ses peines passées, le divertissement des heures présentes ».

Ce sont deux *types* humains, et par conséquent éternels. Nous les retrouvons, de nos jours, tels qu'ils étaient aux environs de l'an 65, tels qu'ils seront, — on peut le prédire, — dans les siècles à venir.

Pour extérioriser ce texte dans sa grandeur, une typographie et un format importants s'imposaient. Pour en rendre la modalité de conte romain, une construction à la *romaine* était nécessaire.

A la première de ces conditions, nous avons satisfait en employant un XIV Grandjean que seule possède l'Imprimerie nationale, et en prenant pour format un petit in-4°. La seconde considération nous a fait adopter, dans la justification du texte et dans celle des illustrations, une forme cubique ou rectangulaire de solide assise, comme une Maison carrée, un aqueduc, des thermes.

Il y avait une difficulté à illustrer cette œuvre sans amoindrir ce côté texte que notre dessein était surtout de souligner. Nous ne pouvions pas cependant soustraire à l'interprétation d'un maître une nouvelle qui se prête, par tant d'images et de couleur, à un commentaire graphique abondant. Comment concilier cette abondance avec l'importance du texte ? Quel devait être, en outre, le caractère de cette illustration ? Ces deux questions doivent, elles aussi, être résolues par les principes.

La dominante d'un livre étant sa typographie, il importe, surtout ici, que les images n'empiètent pas sur le texte. Si, par inadvertance, elles passent au premier plan, si, en feuilletant le livre, on a la sensation qu'il a été fait pour elles, la faute est commise, le volume est manqué.

Comment faire, puisque, d'autre part, il est entendu qu'une certaine illustration convient au volume, qu'elle l'orne et le magnifie ?

Voici de quelle manière nous avons procédé :

La nouvelle se divisant d'elle-même en deux parties, la première ayant trait à la rencontre de Pontius Pilatus et d'Œlius Lamia sur la colline de Baies, partie latine ; la seconde reportant la pensée aux évènements qui se déroulèrent en Judée, partie hébraïque, cette division déterminait alors les sujets et les éléments du décor dans l'illustration. De manière à mieux indiquer cette division, la diversité des lieux et le parti pris décoratif, chaque partie s'ouvre sur un médaillon qui rappelle les deux empereurs sous lesquels se passe l'action : Tibère, dans un décor romain ; Caïus, dans un décor hébraïque. Ces deux pages élégantes et légères, analogues au style du maître écrivain, épousent avec liberté la forme rectangulaire adoptée et s'harmonisent

ainsi à la disposition générale du volume. En outre, l'Italie, la Judée sont des pays colorés ; la couleur dans l'illustration était naturellement de mise ; elle fut introduite sous l'aspect de bois en couleurs, procédant des camaïeux.

Reste la question de *dissimulation* de l'illustration.

Elle a été obtenue par une répartition systématique : en-tête, milieu et fin, trois groupes de quatre compositions qui forment pour ainsi dire couverture et lien, et dont le blocage correspond à celui du texte qui est très massé, avec peu de renvois à la ligne, malgré le dialogue.

En procédant ainsi, nous n'avons diminué en rien la quantité nécessaire de gravures et nous avons permis au texte de se dérouler sans autre interruption que celle résultant de l'introduction de quatre compositions en noir, d'une facture absolument graphique, qui décorent la page, mais ne distraient pas l'attention.

Je n'aurais probablement pas formulé ainsi ma pensée dans ce volume, si je n'avais eu le concours précieux du seul artiste qui était capable, à l'heure présente, d'êntrer dans une telle vue et d'apporter à sa réalisation sa science, son grand style, son goût parfait. Nul autre qu'Eugène Grasset ne pouvait mieux conserver à l'illustration le haut caractère de l'œuvre, en évitant de tomber dans l'anecdote. Il nous agréait, en outre, de restituer au livre le maître décorateur qui y avait fait un si brillant début, en 1884, avec *Les Quatre Fils Aymon*. Il est vraiment incroyable qu'un artiste, sur le pastiche duquel l'illustration contemporaine a, en partie, vécu depuis vingt ans, n'ait jamais rencontré ni une Société de bibliophiles, ni un éditeur, ni un amateur pour lui demander le concours — je pourrais dire le secours — du sentiment décoratif le plus vif qui soit. Le livre, dans ces vingt ans, n'aurait absolument rien dû à M. Grasset, si MM. Peignot ne lui avaient judicieusement commandé un caractère.

A côté d'Eugène Grasset, je dois accorder une mention particulière à Ernest Florian, qui a su comprendre l'illustrateur et le traduire non seulement avec une fidélité, mais encore avec une originalité rares. Toute son interprétation, dans ces bois en cou-

leurs qui exigent tant d'intelligence et d'habileté, est la démonstration probante de ce que doit être la gravure sur bois dans le livre, quand on ne s'adresse pas à un illustrateur graveur. Elle établit, par suite, qu'il est faux de soutenir qu'il n'y a plus que les bois originaux qui vaillent. Ce sont là, propos inconsidérés ou facétieux. Aurait-il donc fallu se priver de la collaboration d'un Grasset, parce qu'il ne se grave pas lui-même ?

Je n'ajoute rien de plus.



Paru en 1902 :

ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE PROCURATEUR DE JUDÉE

DÉCORÉ DE

DOUZE COMPOSITIONS EN CAMAÏEU D'EUGÈNE GRASSET

GRAVÉES PAR ERNEST FLORIAN

In-4° & in-8°, imprimé en quatre couleurs par l'Imprimerie nationale, tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

IN-4°, TEXTE RÉIMPOSÉ

Exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, plus une double collection d'épreuves d'artiste, sur japon mince & sur chine.

Exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant une double collection d'épreuves d'artiste, sur japon mince & sur chine.

20 exemplaires — de 3 à 22 — sur japon ancien ou sur grand vélin, contenant une collection d'épreuves d'artiste, sur chine, au prix *net* de. . . **350** fr.

IN-8°

10 exemplaires — de 23 à 32 — sur chine, au prix *net* de . . . . . **175** fr.

368 exemplaires — de 33 à 400 — sur vélin à la forme des papeteries du Marais, filigrané **ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ**, au prix de. . . . . **60** fr.

Il a été tiré en outre :

20 collections d'épreuves d'artiste de toutes les gravures, au prix *net* de . . . . **100** fr.

c

A
LA LUMIÈRE

PAR

ANATOLE FRANCE

L'ode *A la Lumière* est un tribut que notre reconnaissance devait au maître qui est tout à la fois un profond penseur, un remarquable érudit, un parfait artiste et un grand citoyen.

Nous indiquons ailleurs, dans l'*Hommage* qui précède cette ode, la raison de notre manifestation et celle de notre choix.

Au point de vue livre, l'ode *A la Lumière* est un exemple de ce que l'on peut obtenir de la typographie, de la manière dont elle extériorise un texte, simplement par son espacement et son interlignage. *Un texte est du noir sur du blanc,* mais ce noir, c'est-à-dire les lettres typographiques, sont très influencées par leur support, le blanc du papier. Non seulement elles varient en importance selon qu'elles sont plus ou moins rapprochées, selon que le blanc joue plus ou moins entre elles, mais encore sous cette même influence elles varient d'aspect. On peut donc, avec un caractère déterminé, donner des pages différemment colorées et même différemment dessinées, différences que l'on accentue selon les besoins avec le ton, plus ou moins intense, de l'encre *noire* employée.

L'ode *A la Lumière* est la démonstration de cette loi. Ce poème devait à son titre et à l'idée qu'il exprime d'être imprimé le plus lumineusement possible. C'est ce à quoi nous croyons être parvenu par l'application des principes que nous venons brièvement d'énoncer. Il a été composé en Garamond, corps XVI.

A LA LUMIÈRE

La décoration de cette plaquette est due à M. Bellery-Desfontaines ; elle se compose d'un portrait du maître écrivain — Anatole France dans la sérénité de la gloire, enveloppé par la beauté grecque, — d'un en-tête, d'une grande composition hors texte et d'un cul-de-lampe. La gravure de M. Ernest Florian, sauf l'en-tête, comporte plusieurs bois et jusqu'à trois tons.



Paru en 1905 :

ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A LA LUMIÈRE

ODE

DÉCORÉE DE

QUATRE COMPOSITIONS DE BELLERY-DESFONTAINES

DONT UN PORTRAIT D'ANATOLE FRANCE

GRAVÉES PAR FRÉDÉRIC FLORIAN

In-4° & in-8°, imprimé en trois couleurs par l'Imprimerie nationale, tirage en noir & rouge, limité à 116 exemplaires.

IN-4°, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, plus une double collection d'épreuves d'artiste, signées, sur japon & sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, avec un dessin original sur les faux titres, plus une double collection d'épreuves d'artiste, signées, sur japon & sur chine.

16 exemplaires — de 3 à 18 — sur japon ancien et sur grand vélin, contenant une collection d'épreuves d'artiste, signées, de toutes les gravures, sur chine, au prix *net* de . . . . **125** fr.

IN-8°

98 exemplaires — de 19 à 116 — sur vélin à la forme des papeteries du Marais, filigrané **ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ**, au prix *net* de . . . . **50** fr.

Il a été tiré en outre :

5 collections d'épreuves d'artiste, signées, sur japon ancien, au prix *net* de. . . . . **60** fr.

10 collections d'épreuves d'artiste, signées, sur chine, au prix *net* de. **40** fr.

LE

TOMBEAU DE MOLIÈRE

Cette plaquette est née dans les circonstances suivantes : après la publication du *Misanthrope,* je songeai à fêter Molière, dans une réunion intime, comme précédemment avaient été fêtés Renan, Victor Hugo et Anatole France, lors de la parution de la *Prière sur l'Acropole,* des *Cinq Poèmes* et de l'*Ode à la Lumière.* Fêtes littéraires et artistiques s'adressant exclusivement à l'esprit.

Pour cette fête de Molière, qui eut lieu le jour anniversaire de sa naissance, avec le concours de Mme Bartet et de M. Le Bargy, Anatole France écrivit quelques pages destinées à entourer et à lier les trois poésies composées à la gloire du grand poète comique, par le père Bouhours, par La Fontaine et par Boileau, et que devait dire Mme Bartet.

Ces lignes étaient émues, savantes et d'un style fier, devait-on les laisser tomber dans l'oubli, aussitôt après que les « chandelles » auraient été éteintes ? C'est pour les conserver que je les ai prises ; comme un ruban j'en ai entouré les trois fleurs funéraires, et ce bouquet d'immortelles, Anatole France et moi l'avons offert en souvenir et en gratitude à celle qu'on a si justement nommé « la divine Bartet ».

L'éditeur, ici, a eu fort peu à faire ; cependant sa tâche ne fut pas sans intérêt. Elle consista à extérioriser par la typographie la différence de sentiment et d'expression de chaque poème, tout en conservant l'unité au livre. Ainsi, la poésie du père Bouhours fut composée en italique, l'épitaphe de La Fontaine en petites capitales et en forme d'inscription, enfin, le poëme de Boileau, en romain de Grandjean, type qui fut dessiné pour Louis XIV. L'époque du grand siècle était, du même coup, rappelée.

Comme décoration, une couronne de laurier encadrant la date de l'anniversaire, et un portrait de Molière, en lettrine, un portrait humain; profond, marqué du cachet de la vie qui est si souvent synonyme de souffrance. Cette figure a été dessinée par Georges Jeanniot d'après les deux portraits de Mignard qui sont à Chantilly et à la Comédie-Française. Elle a été gravée par Ernest Florian.

Cette plaquette est destinée à être jointe au *Misanthrope,* dont elle a le format et le même caractère. Mais elle n'a été tirée qu'à 115 exemplaires, alors que *Le Misanthrope,* rappelons-le, a été tiré à 310. Les plus curieux et, peut-être, les plus précieux exemplaires seront évidemment ceux à qui la plaquette aura pu être annexée.



Paru en 1908 :

ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE

TOMBEAU DE MOLIÈRE

DÉCORÉ D'UN PORTRAIT DE MOLIÈRE

PAR G. JEANNIOT

GRAVÉ PAR ERNEST FLORIAN.

Grand & petit in-4°, imprimés en couleurs par l'Imprimerie nationale, tirage limité à 115 exemplaires.

GRAND IN-4° CARRÉ

2 exemplaires — Nos 1 & 2 — sur whatman, contenant les dessins originaux, plus une double collection d'épreuves d'artiste, sur japon et sur chine.

18 exemplaires — de 3 à 20 — sur japon ancien, contenant une collection d'épreuves d'artiste, sur chine, au prix *net* de . . . . **25** fr.

PETIT IN-4° CARRÉ

20 exemplaires — de 21 à 40 — sur chine, au prix *net* de. . . . . . **15** fr.

75 exemplaires — de 41 à 115 — sur vergé d'Arches, au prix *net* de. **10** fr.

Il a été tiré :

6 épreuves d'artiste, sur japon mince, du portrait de Molière, au prix *net* de . . . . **10** fr.

12 épreuves d'artiste, sur chine, du portrait de Molière, au prix *net* de. **6** fr.

SUR UNE URNE GRECQUE

PAR

JOHN KEATS ET ANATOLE FRANCE

Cette édition d'une ode de Keats est un hommage aux Lettres anglaises. Nous l'offrons au pays de Shakespeare à l'occasion de l'Exposition Franco-Britannique. L'Exposition de Londres n'est pas simplement économique, elle a également une signification politique. Elle affirme les rapports nouveaux qui se sont récemment établis entre les deux grands pays de liberté que sont, depuis plus de cent ans, l'Angleterre et la France.

Certains se demanderont, peut-être, pourquoi Keats et non pas Shakespeare, pourquoi l'*Ode sur une Urne grecque* et non pas *Hamlet* ou *Le Songe d'une Nuit d'été*. La raison en est que Keats est, en France du moins, beaucoup moins connu que Shakespeare et qu'il nous a semblé que l'hommage aurait plus d'imprévu s'il était composé d'un simple poëme, atteignant à la perfection, que par une des pièces du grand Will, si profondes et si inégalables, mais dont tous les lettrés, sur toute la surface du globe, savent pour ainsi dire par cœur les beautés. C'est la mémoire universelle qui rend à Shakespeare, comme à Dante, comme à Molière, l'hommage dû aux génies.

On a Grecian Urn est une merveille d'élégance et de divination de la beauté hellénique. « Keats — écrit M. Edmund Gosse, dans sa *Littérature anglaise,* — aimait le *principe de beauté en toutes choses* et il possédait déjà, dès son extrême jeunesse, l'heureuse richesse de phrase et la somptueuse imagination qui marque la maturité des grands poètes. Nul mieux que lui n'a su parer son œuvre d'ornements précieux... *Aucun poète, sinon Shakespeare, n'est plus anglais que Keats,* nul n'offre dans l'harmonie de ses vers, son

caractère personnel, ses lettres et toute sa filiation, une figure plus complètement attrayante... Keats fut l'un des plus grands poëtes qu'aucun pays ait jamais produits. »

La pièce que nous avons choisie est, de plus, d'une intelligence universelle ; il n'est pas un artiste qui n'en goûtera, soit dans le texte original, soit dans l'harmonieuse traduction de Paul Hyacinthe Loyson, et la pureté de la forme et ce « je ne sais quoi d'indéfinissable » qui fait que l'idée plane.

Anatole France lui-même a subi le charme. Trente-trois ans après *Les Noces Corinthiennes,* il a été entraîné à nouveau sur le sommet parnassien par la lecture de cette ode magique. Son offrande à Keats, concise et diaprée, pourrait à juste titre passer pour une perle ignorée de l'Anthologie grecque, n'était la forme poétique de Keats qu'il s'est plu à rappeler par les nombreux rejets de ses vers. Ce nous fut une grande joie que de pouvoir lier, dans la publication de ce poëme, si bien fait pour séduire une âme attique, le nom d'Anatole France à celui de Keats. Rien de ce qui est noble, rien de ce qui est mesuré, rien de ce qui rayonne, n'est étranger au poëte de l'*Ode à la Lumière ;* il lui appartenait de présenter « le merveilleux chef-d'œuvre » aux Bibliophiles et de se porter garant de l'admiration française devant le pays de Shakespeare.

Ce volume contient le texte anglais en regard de sa traduction. Il est décoré de compositions rythmiques qui, à l'aide du texte même et d'ornements de couleurs brique et noir, donnent à la page une forme d'urne, très libre nécessairement, mais s'accordant avec le caractère et le titre de l'œuvre.

Les compositions sont dues au pinceau habile de M. Bellery-Desfontaines, dont on n'a point oublié la remarquable contribution à la *Prière sur l'Acropole,* aux *Poëmes en Prose,* au *Roi des Aulnes* et à l'*Ode à la Lumière.* Elles ont été gravées, avec une maîtrise que nous tenons à signaler, par MM. Ernest Florian, Eugène Froment et Perrichon.

Le caractère employé est le Garamond, corps XVI.

Paris, le 20 mai 1908.

Paru en juin 1908 :

JOHN KEATS & ANATOLE FRANCE

SUR UNE URNE GRECQUE

ÉDITION ORIGINALE

TEXTE ANGLAIS ET TRADUCTION NOUVELLE DE PAUL HYACINTHE LOYSON

ILLUSTRATIONS DE BELLERY-DESFONTAINES

GRAVÉES PAR

ERNEST FLORIAN, EUGÈNE FROMENT ET PERRICHON

Grand & petit in-4°, tirage à 175 exemplaires numérotés, en quatre couleurs, par l'Imprimerie nationale.

GRAND IN-4°

2 exemplaires — Nos 1 & 2 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux et les études de l'illustrateur, plus une double collection d'épreuves d'artiste, signées, sur japon mince et sur chine.

20 exemplaires — de 3 à 22 — sur japon ancien, contenant une double collection d'épreuves d'artiste, signées, sur japon mince et sur chine, au prix *net* de . . . . **300** fr.

PETIT IN-4°

153 exemplaires — de 23 à 175 — sur vélin du Marais, filigrané **ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ**, au prix de . . . . **50** fr.

Il a été constitué, en outre :

Quatre collections d'épreuves d'artiste, sur japon mince.
Huit collections d'épreuves d'artiste, sur chine.



BIBLIOTHÈQUE
SOCIALE ET PHILOSOPHIQUE
A SOIXANTE-QUINZE CENTIMES

L'ÉGLISE ET LA RÉPUBLIQUE

PAR

ANATOLE FRANCE

Avec un portrait du maître écrivain

PAR

BELLERY-DESFONTAINES

VERS LES TEMPS MEILLEURS

PAR

ANATOLE FRANCE

Avec trente-et-un portraits

DESSINÉS PAR

STEINLEN, BELLERY-DESFONTAINES, A. LEROUX

(Trois volumes).

En préparation :

L'IMPÉRIALISME

PAR

ANATOLE FRANCE

FRONTISPICE

POUR LA

VIE DE JEANNE D'ARC

D'ANATOLE FRANCE

BOIS ORIGINAL DU PEINTRE GRAVEUR PAUL COLIN

(10 cm. × 15 cm. 1/2)

Vue prise, d'après nature, de la plaine et du village de Domrémy, décrits au premier chapitre de la VIE DE JEANNE D'ARC.

> « Tout ce qu'il voyait alors, je le vois aujourd'hui. C'est le même ciel et la même terre ; les choses ont leur âme d'autrefois. »
>
> *Le Livre de mon Ami.*
>
> A. F.

Il a été tiré de cette estampe :

30 épreuves sur japon ancien, à . . . . **15** fr.
et 100 épreuves sur chine, à . . . . **10** fr.



Paru en 1903 :

CATALOGUE DE L'EXPOSITION

DES ŒUVRES PEINTES, DESSINÉES ET GRAVÉES

DE TH.-A. STEINLEN

ORNÉ DE ONZE CROQUIS ET DESSINS

AVEC DEUX ÉTUDES DONT UNE INÉDITE

PAR ANATOLE FRANCE

Il a été tiré à part :

49 exemplaires — Nos 1 à 49 — sur japon des manufactures impériales, au prix *net* de. . . . . **15** fr.
plus 10 collections d'épreuves sur chine des gravures, au prix *net* de. **15** fr.
et 12 épreuves sur chine du portrait d'Anatole France. . . . . **4** fr.

Paru en décembre 1896 :

THÉOCRITE

L'OARISTYS

TEXTE GREC ET TRADUCTION NOUVELLE DE M. A. BELLESSORT

PRÉCÉDÉE

D'UNE LETTRE DE SICILE

PAR M. ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ILLUSTRATIONS DE GEORGES BELLENGER

GRAVÉES PAR E. FROMENT

In-4° & in-8°, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4°, TEXTE RÉIMPOSÉ

2 exemplaires — N°s 1 & 2 — sur whatman, contenant l'un tous les dessins originaux & l'autre une aquarelle originale sur chacun des faux-titres, avec une double suite d'épreuves d'artiste, signées, sur japon et sur chine.

25 exemplaires — de 3 à 27 — sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale, avec une double suite d'épreuves d'artiste, signées, sur japon & sur chine, au prix *net* de. . . . . **300** fr.

3 exemplaires — de 28 à 30 — sur vélin du Marais à la forme, avec une double suite d'épreuves d'artiste, signées, sur japon & sur chine.

IN-8° RAISIN

50 exemplaires — de 31 à 80 — sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon & sur chine, au prix *net* de. . . . . **150** fr.

100 exemplaires — de 81 à 180 — sur vélin à la cuve, des papeteries du Marais, filigrané **ΚΤΗΜΑ ΕΙΣ ΑΕΙ**, avec un tirage à part sur chine fort de toutes les gravures . . . . **75** fr.

170 exemplaires — de 181 à 350 — sur vélin à la cuve, des papeteries du Marais, filigrané **ΚΤΗΜΑ ΕΙΣ ΑΕΙ**. . . . . **30** fr.

Paru en 1900 :

CHARLES NODIER

HISTOIRE
DU CHIEN DE BRISQUET

PRÉCÉDÉE

D'UNE LETTRE A JEANNE

PAR M. ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

25 COMPOSITIONS DE STEINLEN

DONT CINQ HORS TEXTE EN COULEURS

GRAVÉES PAR DELOCHE, FROMENT, ERNEST ET FRÉDÉRIC FLORIAN

Un volume in-4°, tirage limité à 127 exemplaires numérotés
établi spécialement pour l'Exposition universelle de 1900

2 exemplaires — Nos 1 & 2 — sur whatman, contenant l'un tous les dessins originaux & l'autre un dessin original sur chacun des faux-titres, plus une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon & sur chine.

25 exemplaires — de 3 à 27 — sur grand vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, contenant un dessin original de Steinlen & une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien & sur chine, au prix *net* de . . . . **350** fr.

100 exemplairee — de 28 à 127 — sur grand vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, au prix de . . . . **125** fr.

Il a été tiré en outre :

15 collections d'épreuves d'artiste signées, de toutes les gravures, dont

5 sur japon ancien, au prix *net* de. . . . . **125** fr.
10 sur chine, au prix *net* de . . . . **100** fr.

Plus 10 collections polychromes sur chine ;
Plus 10 collections, sur chine, des gravures non utilisées dans l'édition ;
Plus 10 épreuves, sur chine, du portrait d'Anatole France.

Paru en 1907 :

MOLIÈRE

LE MISANTHROPE

PRÉCÉDÉ D'UN

DIALOGUE AUX ENFERS

PAR ANATOLE FRANCE

ET SUIVI DE

LA CONVERSION D'ALCESTE

PAR GEORGES COURTELINE

DÉCORÉS DE

26 COMPOSITIONS DE JEANNIOT

DONT 14 EAUX-FORTES ORIGINALES EN COULEUR ET EN NOIR

ET

12 GRAVURES SUR BOIS DE E. FLORIAN

Grand & petit in-4°, imprimé en trois couleurs, par l'Imprimerie nationale, tirage limité à 310 exemplaires numérotés à la presse.

LES EAUX-FORTES ONT ÉTÉ TIRÉES PAR DELATRE

GRAND IN-4° CARRÉ, TEXTE RÉIMPOSÉ

Deux exemplaires sur whatman — le n° 1, contenant tous les dessins originaux, les trois états des eaux-fortes, sur whatman, japon ancien et sur chine, et une collection d'épreuves d'artiste des bois gravés par Florian, sur japon et sur chine, — le n° 2, une étude de Jeanniot sur chacun des faux-titres, les trois états des eaux-fortes, sur whatman, japon ancien et sur chine, et une collection d'épreuves d'artiste des bois gravés par Florian, sur japon et sur chine.

18 exemplaires — de 3 à 20 — sur japon ancien, contenant un dessin original, les trois états des eaux-fortes et une collection sur chine, d'épreuves d'artiste signées, des bois de Florian, au prix *net* de . . . . **600** fr.

PETIT IN-4° CARRÉ

25 exemplaires — de 21 à 45 — sur chine, avec les trois états des eaux-fortes, au prix *net* de . . . . **300** fr.

265 exemplaires — de 44 à 310 — sur vergé d'Arches, filigrané **ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ**, au prix de . . . . **150** fr.

Il a été constitué :

1° Six collections sur chine du premier état et de l'état définitif avant la lettre.
Trois collections sur japon à la forme du premier état et de l'état définitif avant la lettre.

2° Six collections, sur chine, d'épreuves d'artiste des bois de Florian.
Trois collections, sur japon, d'épreuves d'artiste des bois de Florian.

Paru en 1904 :

AUX VICTIMES
DE LA GUERRE
RUSSO-JAPONAISE

GRAND ALBUM IN-4°

DU A L'INITIATIVE D'UN GROUPE D'ARTISTES

Tiré en rouge & noir par l'Imprimerie Nationale

ET CONTENANT CINQUANTE DESSINS DE

MM. Eugène Carrière, Pierre Roche, Bellery-Desfontaines, Auguste Leroux, Daniel Vierge, Pierre Fritel, Georges Leroux, Henri Nocq, Georges Scott, René Binet, Bernard Naudin, A. Lunois, E. Mansion, Rochegrosse, Armand Berton, Henri Lefort, A. Lenoir, Carlos Schwabe, M. Spicer-Simson, Eugène Grasset, Félix Regamey, P. Renouard, Léandre, Prouté, Dunki, Lemordant, Wogel, W. Lappara, Jeanniot, Ch. Fouqueray, Ch. Pourriol, Milcendeau, Payret-Dortail, Jonas, Debat-Ponsan, Hoffbauer, Steinlen, Fantin-Latour, Louis Tinayre.

TEXTE :

La Guerre, par Anatole FRANCE.
L'Épée, par SULLY PRUDHOMME.
Le Génie russe, par Georges RENARD.
Le Génie japonais, par Gustave GEFFROY.
Patrie! par Jules RENARD.
Humanité-Fraternité, par Gabriel SÉAILLES.

Tiré à 15,165 exemplaires, dont :

15 sur Japon impérial, avec un dessin original, au prix *net* de . . .	**125** fr
150 sur Japon impérial, au prix *net* de.	**25** fr.
15000 exemplaires à	**2** fr. **50**

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1898

(PREMIÈRE ANNÉE)

28 ILLUSTRATIONS DE BELLERY-DESFONTAINES

GRAVÉES PAR EUGÈNE FROMENT

Première partie :

Janvier : *La Vie à Paris,* par M. Jules CLARETIE. — **Février** : *Du Poème dans le drame lyrique,* par M. Catulle MENDÈS ; *Nouveau Théâtre,* par M. Émile BERGERAT. — **Mars** : *La Reliure en 1897,* par M. D'EYLAC (le baron DE CLAYE). — **Avril** : *L'Impressionnisme,* par M. Gabriel SÉAILLES. — **Mai** : *Les Snobs,* par M. Jules LEMAÎTRE. — **Juin** : *Les Sociétés de Bibliophiles,* par M. Pierre DAUZE. — **Juillet** : *Vues générales sur le mouvement poétique en France,* par M. SULLY PRUDHOMME. — **Août** : *L'ancienne Bibliothèque Sainte-Geneviève,* par M. Georges LAMOUROUX. — **Septembre** : *Antisémitisme,* par M. Anatole FRANCE. — **Octobre** : *Les Editions de Bibliophiles en 1897,* par M. CLÉMENT-JANIN. — **Novembre** : *Conte pour les Bibliophiles,* par M. Octave MIRBEAU ; *Les Ventes de livres en 1897,* par M. Georges VICAIRE. — **Décembre** : *Le duc d'Aumale, Henri Meilhac & Alphonse Daudet,* par M. Gustave LARROUMET. — *Notules nécrologiques,* par M. Fernand DRUJON. — *Le Centenaire de A. de Vigny,* par M. MELCHIOR DE VOGÜÉ.

Deuxième partie :

Listes & adresses des membres des Sociétés de Bibliophiles en France & à l'étranger : La Société des Bibliophiles françois. — La Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — Les Bibliophiles bretons. — Les Bibliophiles de Guyenne. — Les Bibliophiles lyonnais. — La Société des Bibliophiles normands. — La Société normande du Livre illustré. — La Société rouennaise de Bibliophiles. — The Bibliographical Society, de Londres. — Grolier Club, de New-York.

Troisième partie :

L'année théâtrale & bibliographique.

Tirage en noir & rouge, par la Société Typographique de Châteaudun, à 1200 exemplaires numérotés, dont :

1100 sur beau papier, au prix de . . . . **12** fr.

Plus 100 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé,* dont :

50 avec une suite d'épreuves d'artiste des 28 gravures, sur chine, au prix *net* de. . . . . **50** fr.

50 sans suite, au prix *net* de. . . . . **30** fr.

Pour unifier la justification de cette première année avec les années suivantes, cinquante exemplaires sur chine ont été détruits. En conséquence, la justification définitive de ce tirage est la suivante :

25 exemplaires avec suite, au prix *net* de . . . . **80** fr.

25 exemplaires sans suite, au prix *net* de . . . . **40** fr.

e

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1899

(DEUXIÈME ANNÉE)

---

38 COMPOSITIONS

DESSINÉES ET GRAVÉES PAR FLORIAN

Première partie :

Janvier : *Les Bouquinistes & les Quais,* par M. Anatole FRANCE. — **Février :** *Le Quartier Notre-Dame,* par M. J.-K. HUYSMANS. — **Mars :** *La Bibliothèque Mazarine,* par M. Georges LAMOUROUX. — **Avril :** *L'ancienne Sorbonne & le vieux Quartier Latin,* par M. Gustave LARROUMET. — **Mai :** *Souvenirs d'un bibliophile : La Librairie nouvelle,* par M. Jules CLARETIE. — **Juin :** *La Bibliothèque d'Eugène Paillet,* par M. Georges VICAIRE. — **Juillet :** *La Société des Amis des Livres,* par M. Fernand DRUJON. — **Août :** *Les Éditions de Bibliophiles,* par M. CLÉMENT-JANIN. — **Septembre :** *La Reliure de 1879 à 1889,* par M. D'EYLAC (le baron DE CLAYE). — **Octobre :** *Le Marché du Livre en 1898,* par M. Pierre DAUZE. — **Novembre :** *Les Disparus.* — **Décembre :** *Puvis de Chavannes,* par M. Gabriel SÉAILLES.

Deuxième partie :

Listes & adresses des membres des Sociétés de Bibliophiles en France et à l'étranger : La Société des Bibliophiles françois. — La Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — The Bibliographical Society, de Londres. — Grolier Club, de New-York.

Troisième partie :

L'année théâtrale. — L'année bibliographique.

Tirage en rouge & noir, par la Société Typographique de Châteaudun, à 1000 exemplaires numérotés, dont :

950 sur beau papier, au prix de . . . . **12** fr.

Plus 50 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé,* dont :

25 avec un tirage à part, *à la presse,* des 38 gravures, sans la lettre, au prix *net* de . . . . **80** fr.

25 sans suite, au prix *net* de . . . . **40** fr.

Il a été constitué :

Six collections d'épreuves d'artiste, au prix *net* de . . . . **50** fr.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1900

(TROISIÈME ANNÉE)

---

31 COMPOSITIONS DE STEINLEN

GRAVÉES PAR LES DEUX FROMENT

Première partie :

AVANT-PROPOS. — *Le Travail,* par M. SULLY PRUDHOMME. — **Janvier :** *Le Petit Palais,* par M. Anatole FRANCE. — **Février :** *Le Grand Palais,* par M. Maurice HAMEL. — **Mars :** *Le Pont Alexandre,* par M. Édouard PELLETAN. — **Avril :** *La rue des Nations & la rue de Paris,* par M. Jules CLARETIE. — **Mai :** *La Reliure à l'Exposition de 1900,* par M. Henri BERALDI. — **Juin :** *Les Rétrospectives du Livre à l'Exposition de 1900,* par M. CLÉMENT-JANIN. — **Juillet :** *Anatole France, poète,* par M. Gustave LARROUMET. — **Août :** *L'Exposition de 1900,* par M. André HALLAYS. — **Septembre :** *La Bibliothèque Guyot de Villeneuve,* par M. D'EYLAC (le baron DE CLAYE). — **Octobre :** *Le Marché du Livre,* par M. Pierre DAUZE. — **Novembre :** *Les Éditions de Bibliophiles,* par M. CLÉMENT-JANIN. — **Décembre :** *La Société des Bibliophiles françois,* par M. Georges VICAIRE.

Deuxième partie :

Listes & adresses des membres des Sociétés de Bibliophiles : Société des Bibliophiles françois. — Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — Société de propagation des Livres d'art. — Société des Bibliophiles bretons. — Société des Bibliophiles de Guyenne. — Société des Bibliophiles lyonnais. — Société des Bibliophiles normands. — Société normande du Livre illustré. — Société rouennaise de Bibliophiles.

Troisième partie :

L'année théâtrale.

Tirage en noir & rouge, par l'Imprimerie nationale,
à 1000 exemplaires numérotés, dont :

950 sur beau papier, au prix de. . . . . **12** fr.

Plus 50 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé,* dont :

25 avec un tirage à part *à la presse* des 31 gravures, sans la lettre, au prix *net* de. . . . . **80** fr.

25 sans suite, au prix *net* de . . . . **40** fr.

Il a été constitué :

Six collections d'épreuves d'artiste, au prix *net* de . . . . **50** fr.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1901

(QUATRIÈME ANNÉE)

---

30 COMPOSITIONS EN COULEUR D'EUGÈNE GRASSET

GRAVÉES PAR FROMENT FILS

Première partie :

AVANT-PROPOS. — *La Science,* sonnet par M. SULLY PRUDHOMME. — **Janvier :** *La poésie française au XIX[e] siècle au point de vue de la pensée,* par M. J.-A. COULANGHEON. — **Février.** *L'Art français au XIX[e] siècle,* par M. Gustave GEFFROY. — **Mars :** *La Critique,* par M. Maurice HAMEL. — **Avril :** *Sur l'histoire du XIX[e] siècle,* par M. Anatole FRANCE. — **Mai :** *La Science,* par M. BERTHELOT. — **Juin :** *La Philosophie française au XIX[e] siècle,* par M. Gabriel SÉAILLES. — **Juillet :** *L'Œuvre d'Auguste Comte,* par M. Émile CORRA. — **Août :** *Une Supercherie littéraire,* par M. Gustave LARROUMET. — **Septembre :** *Les Éditions de Bibliophiles,* par M. CLÉMENT-JANIN. — **Octobre :** *Un siècle de ventes publiques,* par M. Pierre DAUZE. — **Novembre :** *Ex-libris,* par M. DE CRAUZAT. — **Décembre :** *Les Disparus : Eugène Paillet,* par M. d'EYLAC ; *Ary Renan,* par M. Michel BRÉAL.

Deuxième partie :

L'année théâtrale.

Tirage en couleurs, par l'Imprimerie nationale,
à 900 exemplaires numérotés, dont :

850 sur beau papier, au prix de. . . . . **13** fr.

Plus 50 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé,* dont :

25 avec un tirage à part des gravures, sans la lettre, au prix *net* de. . **80** fr.

25 sans suite, au prix *net* de. . . . . **40** fr.

Il a été constitué :

Six collections d'épreuves d'artiste, en noir, au prix *net* de . . . . . . **50** fr.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1902

(CINQUIÈME ANNÉE)

30 BOIS ORIGINAUX DU DOCTEUR PAUL COLIN

Première partie :

AVANT-PROPOS. — *Labour, Semailles, Moissons, Battage,* poésies par M. Hugues LAPAIRE. — **Janvier** : *La Terre,* par M. Anatole FRANCE. — **Février** : *Le Paysan. Germinal & Floréal,* par M. Émile CORRA. — **Mars** : *Légendes de la Terre : La Source. La Folle Avoine. La Charrue,* par M. Hugues LAPAIRE. — **Avril** : *Le Miracle de saint Gwénolé,* par M. Laurent TAILHADE. — **Mai** : *Ombres : Les Moissons de Bretagne. Le lai de la vielle & du lin,* par MM. Jérôme & Jean THARAUD. — **Juin** : *Choses vraies : La mort de Brunette. Les Sabots. La Mère,* par M. Jules RENARD. — **Juillet** : *Le Paysage,* par M. Gabriel SÉAILLES. — **Août** : *La Chanson des Gueux au Palais,* par M. Arthur CHRISTIAN. — **Septembre** : *Les Éditions de Bibliophiles,* par M. CLÉMENT-JANIN. — **Octobre** : *Le Marché du Livre en 1901,* par M. Pierre DAUZE. — **Novembre** : *La Société des Bibliophiles lyonnais,* par M. Édouard PELLETAN. — **Décembre** : *Les Disparus : M. de la Germonière,* par un Ami des Livres ; *M. Eugène Pochet,* par E. P.

Deuxième partie :

Listes & adresses des membres du Grolier Club *& de la* Société des Bibliophiles de l'Empire allemand.

Troisième partie :

L'année théâtrale.

Tirage en noir & rouge, par l'Imprimerie nationale,
à 900 exemplaires numérotés, dont :

850 sur beau papier, au prix de . . . . **12** fr.

Plus 25 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé,* dont :

25 avec une suite d'épreuves d'artiste, au prix *net* de . . . . **80** fr.
25 sans suite, au prix *net* de. . . . . **40** fr.

Il a été constitué :

Six collections d'épreuves d'artiste, au prix *net* de . . . . **50** fr.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1903

(SIXIÈME ANNÉE)

---

47 COMPOSITIONS DE LOUIS DUNKI

GRAVÉES PAR LÉON PERRICHON

Première partie :

AVANT-PROPOS. — **Janvier :** *Genève, terre de liberté,* par M. Jules CLARETIE. — **Février :** *L'Escalade,* par M. Anatole FRANCE. — **Mars :** *Coup d'œil sur l'histoire de la république de Genève,* par M. Henry FAZY. — **Avril :** *Agrippa d'Aubigné,* par M. Paul Hyacinthe LOYSON. — **Mai :** *Les Frères ennemis,* par MM. Jérôme et Jean THARAUD. — **Juin :** *Les Collections artistiques privées de Genève,* par M. Jules CROSNIER. — **Juillet :** *La Bibliothèque publique & les Bibliothèques particulières à Genève,* par M. Alfred CARTIER. — **Août :** *Les Sciences à Genève,* par M. Émile YUNG. — **Septembre :** *Une visite de Bonaparte au Collège de Calvin,* par M. Charles BORGEAUD. — **Octobre :** *Les Éditions de Bibliophiles,* par M. CLÉMENT-JANIN. — **Novembre :** *Le Marché du Livre,* par M. Pierre DAUZE. — **Décembre :** *L'Exposition de la gravure sur bois,* par M. CLÉMENT-JANIN.

Deuxième partie :

L'année théâtrale.

Tirage en noir & rouge, par l'Imprimerie nationale,
à 900 exemplaires numérotés, dont :

850 sur beau papier, au prix de . . . . **13 fr.**

Plus 50 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé,* dont :

25 avec une suite d'épreuves d'artiste, sur japon mince, au prix *net* de. **80 fr.**
25 sans suite, au prix *net* de . . . . **40 fr.**

Il a été constitué :

Six collections d'épreuves d'artiste, au prix *net* de . . . . **50 fr.**

En préparation :

LES TRAVAUX ET LES JOURS

D'HÉSIODE

PRÉCÉDÉS

D'UNE LETTRE DE GRÈCE

ET SUIVIS DE

LA TERRE & L'HOMME

PAR

ANATOLE FRANCE

DÉCORÉS DE BOIS ORIGINAUX EN CAMAIEU ET EN NOIR

DE PAUL COLIN

Grand & petit in-4°, imprimé en couleurs par l'Imprimerie nationale, tirage limité à 225 exemplaires numérotés.

GRAND IN-4°, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, plus une double suite d'épreuves d'artiste, signées, sur japon mince et sur chine.

15 exemplaires — de 2 à 17 — sur japon ancien, contenant une collection d'épreuves d'artiste, sur japon mince et sur chine, au prix *net* de. **500** fr.

PETIT IN-4°

20 exemplaires — de 18 à 47 — sur chine fort, au prix *net* de. . . **225** fr.

178 exemplaires — de 48 à 225 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané **ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ**, au prix de. . . . . **80** fr.

Il sera constitué :

Six collections d'épreuves d'artiste de toutes les gravures, sur japon mince.

Dix collections d'épreuves d'artiste de toutes les gravures, sur chine.

En préparation :

ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A ERNEST RENAN

DISCOURS PRONONCÉ A TRÉGUIER

LE 13 SEPTEMBRE 1903

CONTENANT

LA RÉPONSE DE PALLAS ATHÈNÈ

DÉCORÉ DE

COMPOSITIONS DE H. BELLERY-DESFONTAINES

GRAVÉES PAR E. FLORIAN ET FROMENT

Grand & petit in-4°, imprimé en couleurs par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 400 exemplaires.

GRAND IN-4°, TEXTE RÉIMPOSÉ

2 exemplaires — Nos 1 & 2 — sur whatman, contenant l'un tous les dessins originaux & l'autre une aquarelle sur chacun des faux titres, avec une double suite d'épreuves d'artiste, signées, sur japon & sur chine.

25 exemplaires — de 3 à 27 — sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale, avec une double suite d'épreuves d'artiste, signées, sur japon mince & sur chine, au prix *net* de . . . . **450** fr.

PETIT IN-4°

30 exemplaires — de 28 à 57 — sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures sur chine, au prix *net* de. . . . . **225** fr.

342 exemplaires — de 58 à 400 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané **ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ**, au prix de . . . . **80** fr.

En préparation :

ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LA TOMBE

DE

PIERRE LAFFITTE

DISCOURS PRONONCÉ
AU PÈRE LACHAISE LE
ONZE JANVIER 1903.

COMPOSITIONS EN COULEURS D'EUGÈNE GRASSET

GRAVÉES PAR FLORIAN

Une plaquette petit in-4°, imprimée en couleurs
par l'Imprimerie nationale.

Tirage limité à 100 exemplaires.

100 exemplaires sur vélin à la forme des papeteries du Marais, filigrané **KTHMA EΣ AEI,** au prix *net* de. . . . . **40** fr.

Il sera tiré en outre :

10 collections d'épreuves d'artiste, signées, sur chine, au prix *net* de . **20** fr.
5 collections d'épreuves d'artiste, signées, sur japon ancien, au prix *net* de. **30** fr.

Plus 12 épreuves d'artiste, signées, du portrait de Pierre Laffitte, sur chine, au prix *net* de . . . . **12** fr.

En préparation :

ANATOLE FRANCE

POMPÉÏ

ÉDITION ORIGINALE

COMPOSITIONS ET DÉCORATIONS EN COULEURS

D'EUGÈNE GRASSET

GRAVÉES PAR E. FLORIAN

PORTRAITS D'ANATOLE FRANCE

Il a été tiré à part quelques épreuves d'artiste, sur japon et sur chine, des portraits d'Anatole France, dessinés et gravés pour les *Éditions d'Art*.

TROIS PORTRAITS PAR BELLERY-DESFONTAINES :

Un gravé par PERRICHON (*L'Église et la République*).
Deux gravés par E. FLORIAN (*Ode à la Lumière, — M. Anatole France et la Pensée Contemporaine*).

UN PORTRAIT PAR CARRIÈRE :

Gravé par E. FLORIAN (*M. Anatole France et la Pensée Contemporaine*).

SEPT PORTRAITS PAR AUGUSTE LEROUX :

Deux gravés par PERRICHON, un par E. FLORIAN, et un par E. FROMENT (*Vers les Temps meilleurs*).
Trois gravés par E. FLORIAN (*M. Anatole France et la Pensée Contemporaine*).

UN PORTRAIT PAR HENRI MARTIN

Gravé par E. FLORIAN (*M. Anatole France et la Pensée Contemporaine*).

QUATRE PORTRAITS PAR STEINLEN :

Trois gravés par E. FLORIAN (*Le Chien de Brisquet, — M. Anatole France et la Pensée Contemporaine*).
Un gravé par MATHIEU (*Jean Guttemberg*).



CETTE ÉDITION A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER LE 23 MARS 1909, PAR LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE CHATEAUDUN, POUR LE TEXTE, ET PAR GIARD ET EYMÉNIÉ, IMPRIMEURS A PARIS, POUR LES GRAVURES.

